EVI KELLER

Selected press 2021-2023

5, rue de Saintonge 75003 Paris T. +33 (0)1 42 72 60 42
info@jeannebucherjaeger.com www.jeannebucherjaeger.com

EDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER

Presse en ligne : https://www.artnewspaper.fr/2023/04/24/evi-keller-recoit-le-premier-prix-carta-bianca-2023
Pays : France
Date : 24 avril 2023
Journaliste : Alexandre Crochet

Prix artistiques // Actualité

Evi Keller reçoit le Premier Prix Carta Bianca 2023

Huit artistes sont lauréats de ce prix singulier et généreusement doté visant à rapprocher patients sortant d'une grave maladie et artistes engagés.

Evi Keller, *Matière-Lumière*, 2022.
© Evi Keller

Alexandre Crochet

24 avril 2023

Partagez

Lancé en 2022 à Naples, le Prix Carta Bianca a désigné ses lauréats pour sa deuxième édition. Le 21 avril, le jury, réuni cette fois à Paris, a voté pour Evi Keller, qui reçoit le Premier Prix. La plasticienne allemande recevra une dotation de 50 000 euros. Cette somme pourra être employée selon ses besoins : résidence, bourse de production, soutien à la vie quotidienne… « Grand Témoin » du Prix, le commissaire d'exposition et critique d'art Olivier Kaeppelin « *déploiera tout au long de l'année une réflexion commune* » avec elle, précisent les organisateurs.

Défendue par Chantal Colleu-Dumond, directrice du domaine de Chaumont-sur-Loire, Evi Keller est née en 1968 en Allemagne. Elle vit et travaille en France depuis plus de vingt ans. Outre l'histoire de l'art, elle s'est formée à la photographie et au graphisme à l'Académie de la Photographie de Munich, en Allemagne. Ses œuvres ont été exposées aussi bien à la galerie Jeanne Bucher Jaeger à Paris que dans des institutions comme la Maison européenne de la photographie (Paris), le domaine de Chaumont-sur-Loire, en France, et à l'étranger à la Centrale for Contemporary Art à Bruxelles, entre autres. Cette année, elle collabore avec la chorégraphe Blanca Li et la compagnie de William Christie, Les Arts Florissants, pour réaliser la scénographie de *Didon et Enée*, opéra de Purcell. Dans son travail, inlassablement intitulé *Matière-Lumière*, Chantal Colleu-Dumond voit « *un retour à la source, un enracinement dans une existence universelle et cosmique, un élan vital, un principe d'espoir* »…

Evi Keller.
Photo : D.R.

L'espoir est bien le mantra de ce prix unique en son genre, qui veut relier artistes et patients sortant de graves maladies, créer des interactions bénéfiques au plus près de l'humain. Fondé par le cancérologue Éric Pujade-Lauraine et par son épouse Isabelle, haut fonctionnaire dans l'univers de la santé, coach spécialisée dans le retour à la vie professionnelle des personnes atteintes de cancer, il aide à bâtir des passerelles avec les patients, dans une grande liberté, à charge toutefois pour les artistes d'être prêts à s'engager. Pour plus de cohérence et mieux inscrire le Prix dans le temps, le jury n'a pas changé. Il est composé de ses fondateurs, Éric et Isabelle Pujade-Lauraine, des huit membres-experts, Kathy Alliou, Adélaïde Blanc, Gaël Charbau, Chantal Colleu-Dumond, Cristiana Perrella, Anissa Touati, Eugenio Viola et Kathryn Weir, et du grand témoin Olivier Kaeppelin. Autre spécificité de ce prix : les autres « nommés » sont d'office lauréats, et bénéficient d'une dotation de 4 000 euros destinée à soutenir leur démarche artistique.

Eugenio Viola, conservateur en chef du Mambo-Museo de arte moderno de Bogota en Colombie, a présenté le travail de Giulia Cenci. La curatrice Anissa Touati a défendu celui de Stéphanie Saadé. Adélaïde Blanc, curatrice au Palais de Tokyo, a soutenu quant à elle Sarah Tritz. Kathryn Weir, directrice artistique du Madre – Museo d'arte contemporanea Donna Regina à Naples, a présenté la carrière de Romina De Novellis. Gaël Charbau, celle de Marine Nouvel. Kathy Alliou, directrice du département des œuvres aux Beaux-Arts de Paris, a présenté le travail de Tiphaine Calmettes. Cristiana Perrella, commissaire indépendante, a défendu l'œuvre de Valerio Rocco Orlando. Chacun développe dans son travail une démarche faisant écho aux valeurs du Prix Carta Bianca, soutenu par un fonds de dotation créé spécialement.

LE QUOTIDIEN DE L'ART

Presse papier
Pays : France
Date : 25 avril 2023
Journaliste : Rafael Pic

© DR

PRIX

Le Carta Bianca 2023 à Evi Keller

Lancé en 2022 par le couple Pujade-Lauraine, Éric (cancérologue réputé) et Isabelle (haut fonctionnaire), comme pont entre les mondes de l'art et de la santé, le prix Carta Bianca est l'un des plus richement dotés (près de 80 000 euros distribués aux différents lauréats). Il a annoncé hier son palmarès 2023, presque entièrement féminin. Evi Keller remporte le premier prix – un apport de 50 000 euros et l'accompagnement du « grand témoin », Olivier Kaeppelin – tandis que 7 autres récompensés recevront chacun 4 000 euros. Le principe de sélection est que chaque juré « patronne » un artiste, soumis à l'ensemble de ses collègues. Présentée par Chantal Colleu-Dumond, directrice du domaine de Chaumont-sur-Loire, Evi Keller (née en 1968 en Allemagne) réalise de grandes compositions à partir de matériaux brûlés et grattés, à la recherche d'une forme de lumière. Elle a réalisé cette année les décors de l'opéra *Didon et Enée* de Purcell pour les Arts florissants de William Christie et Bianca Li (présenté à Versailles, prochainement au Liceu de Barcelone). Tiphaine Calmettes (née en 1988 à Paris, prix Aware 2020, présentée par Kathy Alliou) redonne une dignité aux objets du quotidien et aux savoir-faire en réutilisant des matériaux simples et naturels. Giulia Cenci (née à Cortone en 1988) crée des chimères en combinant des fragments de squelette et des pièces mécaniques, sorte d'allégorie de la prothèse. Romina de Novellis (née en 1982 à Naples, présentée par Kathryn Weir) fait de la performance un axe central de son travail, où elle interroge les traditions et la violence patriarcale (voir *QDA* du 20 avril). Marine Nouvel (née en 1994 à Paris, présentée par Gaël Charbau) se penche sur toutes les formes de vivant, dernièrement les champignons au cours d'une résidence à la Cité des sciences (qui a abouti sur une installation). Valerio Rocco Orlando (né en 1978 à Milan, présenté par Cristiana Perrella), enseignant en dramaturgie, s'intéresse aux collaborations entre disciplines et a récemment créé une école interdisciplinaire à Matera. Stéphanie Saadé (né en 1983 au Liban, présentée par Anissa Touati) décortique les gestes du quotidien pour y trouver une dimension poétique. Sarah Tritz (née en 1980 à Paris, présentée par Adélaïde Blanc) crée un théâtre personnel d'autoportraits et de marionnettes, métaphore de la société. L'objectif du prix est de favoriser les actions concrètes et d'utiliser le potentiel de l'art comme outil thérapeutique : la lauréate 2022, Binta Diaw, a ainsi mené des ateliers où des patientes atteintes de cancer ont tressé des cheveux synthétiques et participé à des séances avec des danseurs professionnels. « *Les artistes peuvent aider à recontruire qui a été ébranlé par la maladie*, expliquent les deux fondateurs. *Le prix est focalisé sur les artistes mais va vivre grâce aux patients. C'est aussi à l'hôpital que le malade peut retrouver son identité. Nous menons une enquête avec des centaines d'interlocuteurs, pour savoir comment patients et accompagnants verraient ce lieu. Cela donnera lieu à la construction d'une maquette itinérante qui alimentera la réflexion.* »

RAFAEL PIC

prixcartabianca.fr

LA GAZETTE DROUOT

Presse papier
Pays : France
Date : 5 mai 2023

Bloc-notes

ÉVÉNEMENTS

Festivités

Musée d'art contemporain de Nîmes, le **Carré d'art** fête ses 30 ans avec une programmation qui se déploiera dans toute la ville, à partir du 9 mai : au programme, Martine Syms, Martial Raysse, Noé Soulier, ainsi qu'un parcours retraçant l'histoire de la collection abritée dans le bâtiment emblématique de Norman Foster. Quelques jours plus tard, le samedi 13, la **19e édition de la Nuit européenne des musées** va fédérer près de 3 400 établissements, dont près du tiers en France, pour une invitation à découvrir les lieux et les œuvres lors d'une nocturne festive et gratuite. À Paris, la **Gaîté Lyrique** nouvelle formule organise un week-end d'ouverture et convie le public à découvrir son projet culturel, baptisé «Fabrique de l'époque», du 12 au 14 mai. Durant cinq ans, les lieux seront animés par Arty Farty, Arte France, Makesense, Singa et Actes Sud, avec des expositions, conférences, concerts et spectacles vivants.

Le Carré d'Art à Nîmes.
© STÉPHANE RAMILLON

Au palais Barberini, à Rome,
l'appartement de Cornelia Costanza Barberini est ouvert à la visite, le samedi matin à 11 h 30, jusqu'au 27 mai : aménagé au XVIIIe siècle, il a conservé son exceptionnel décor rocaille.

© GWENAELLE DESFORGES, INRAP

Une cinquantaine de sépultures ont été découvertes à la station RER Port-Royal à Paris, lors de fouilles opérées par l'Inrap : une importante nécropole antique, «qui permet de mieux comprendre les pratiques funéraires dans la Lutèce du IIe siècle.»

CRÉATION

Récompensés

Soutien à la création en France et en Italie initié par Isabelle et Éric Pujade-Lauraine (voir *Gazette* 2022 n° 37, page 182), le **prix Carta Bianca** a récompensé Evi Keller (voir *Gazette* 2017 n° 19, page 226) du premier prix, doté de 50 000 €, et sept autres artistes, qui recevront chacun 4 000 €. Destiné depuis dix ans aux photographes travaillant à la chambre, le prix **Camera Clara** a quant à lui sacré Baptiste Rabichon pour la série «Mother's Rooms», qui sera exposée aux Rencontres d'Arles. Né en 1987, l'artiste a déjà été distingué de la résidence BMW en 2017 et de celle de Picto Lab/Expérimenter l'image en 2021. Quant à la **Citadelle d'Ajaccio**, elle a choisi pour cette saison le plasticien et architecte-paysagiste Gilles Brusset (né en 1975) afin de créer une œuvre *in situ*, inaugurée le 8 juin prochain.

Evi Keller (née en 1968), *Matière-Lumière, ML-V-22-0207*, Centre d'arts et de nature de Chaumont-sur-Loire, saison d'art 2022. © EVI KELLER

Presse en ligne : https://www.artpress.com/2023/03/15/matieres-lumieres-dans-didon-et-enee-et-le-moine-noir/
Pays : France
Date : 15 mars 2023
Journaliste : Emmanuel Daydé

15 MARS 2023 / DANS AP WEB, SCÈNE

MATIÈRES-LUMIÈRES DANS "DIDON ET ÉNÉE" ET "LE MOINE NOIR"

PAR EMMANUEL DAYDÉ.
***DIDON ET ÉNÉE* DE PURCELL, DIR. WILLIAM CHRISTIE, MES. BLANCA LI, SCÉNOGRAPHIE ET CRÉATION MATIÈRE-LUMIÈRE EVI KELLER, OPÉRA ROYAL DE VERSAILLES, DU 17 AU 19 MARS, ET *LE MOINE NOIR* D'APRÈS TCHEKHOV, MES. KIRILL SEREBRENNIKOV, THÉÂTRE DU CHÂTELET, PARIS, DU 16 AU 19 MARS, 2023.**

Transformer la matière par la lumière, comme l'amour par la mort ou la raison par la folie : telle est l'ambition de l'artiste Evi Keller pour la nouvelle production du Teatros del Canal de Madrid de *Didon et Énée* de Purcell, reprise à l'Opéra royal de Versailles. Ambition que l'on retrouve dans le démoniaque *Moine noir*, monté cette fois par Kirill Serebrennikov à Avignon l'été dernier et donné aujourd'hui au Théâtre du Châtelet. Deux sombres diamants d'une mélancolie contemporaine.

Evi Keller, scénographie création *Matière-Lumière* de l'Opéra *Didon et Énée* de Purcell, 2023, Teatros del Canal, Madrid, répétition générale, 15 Janvier 2023
© Evi Keller, Court. Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Depuis le pas de danse de Stéphane Voirin aux obsèques de sa compagne assassinée Agnès Lassalle, chanter sa mort ne suffit plus. Après Angelin Preljocaj qui, le premier, a osé faire danser la sombre tragédie lyrique *Atys* de Lully, la chorégraphe Blanca Li a voulu mettre en mouvement les affres de *Didon et Énée*, opéra aussi court que douloureux écrit par le baroque anglais Henry Purcell, entre cris de sorcières et plaintes d'amour funèbres. Afin de s'extraire de la pure narration, Li a à la fois fait appel à la danse frénétique des corps et à l'artiste Evi Keller qui a transformé ce bijou concis en une "*near death experience*" : descente au tombeau capable d'exprimer ce que la musique et le texte ne disent pas. Disciple romantique du poète Novalis, rêveuse surréaliste selon Max Ernst et empoisonneuse à la manière de Sigmar Polke, l'artiste allemande cherche ainsi à incarner le principe alchimique de la transformation de la matière par la lumière. Suite à diverses expérimentations (avec la glace, la photographie, le plastique), Keller en est venue à élaborer de vibrantes, profondes et énigmatiques *Matières-Lumières*, sombres tentures grattées et déchirées en forme de poussiéreux manteaux d'étoiles, comme brûlés par la folie et la nuit. Déployant sur scène ces monumentaux voiles translucides, l'artiste les dresse d'abord en triptyque de cendres, expression d'une Afrique lointaine, organique et vivante. Elle dispose ce triptyque devant un gigantesque reflet à l'apparence d'un feu céleste annonçant la mort d'amour d'une Didon à bout de souffle. Se réfléchissant sur l'eau noire et glissante du plateau, les immenses sculptures-costumes des trois protagonistes (Didon, Énée, qui joue aussi la grande sorcière, Belinda, la suivante de Didon), conçues en collaboration avec Laurent Mercier, donnent aux chanteurs un hiératisme de caryatide archaïque, comme s'ils revivaient, impuissants, un drame déjà joué.

Presse en ligne : https://www.artpress.com/2023/03/15/matieres-lumieres-dans-didon-et-enee-et-le-moine-noir/
Pays : France
Date : 15 mars 2023
Journaliste : Emmanuel Daydé

Evi Keller, scénographie création *Matière-Lumière* de l'Opéra *Didon et Énée* de Purcell, 2023, Teatros del Canal, Madrid, répétition générale, 15 Janvier 2023
© Evi Keller, Court. Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

NOIR DE LA FOLIE

Adoptant un point de vue tout aussi sombre et encore plus démultiplié, le provocant Kirill Serebrennikov prend un malin plaisir à croiser les récits en répétant quatre fois, en quatre langues (en allemand, anglais, russe et un peu d'italien), avec trois acteurs différents (selon l'état du "héros", révolté, mystique ou séducteur), la même histoire du *Moine noir*, courte nouvelle d'Anton Tchekhov sur la folie des grandeurs transformée en dantesque descente aux enfers. Contemporain de *la Mouette*, ce récit fantastique terriblement tchekhovien évoque plutôt sa *Cerisaie*, avec son domaine préservé à la campagne, son petit vieux obsédé par l'art de la bouture, ses estivants bruyants et la mort annoncée de l'amour comme du jardin extraordinaire. Dans *le Moine noir*, l'écrivain Andrei Kovrine, décidé à s'engager pour la vérité, croit trouver la confirmation de son génie et de son aptitude à dépasser la médiocrité ambiante en conversant avec les apparitions d'un moine noir millénariste qu'il est le seul à voir. Le goût qu'il prend à cette fièvre hallucinatoire brise son mariage, cause la mort de son maître et finit par le faire enfermer à l'asile, son rêve de gloire détruit.

Toute similitude avec la figure du metteur en scène russe dissident Serebrennikov, boulimique réalisateur de films (*la Femme de Tchaïkovski*, 2023) ou d'opéras (*Parsifal*, 2021), tout en étant assigné à résidence pendant deux ans à Moscou, avant d'aller s'exiler à Berlin, n'est pas fortuite. Si ce n'est que, russe par son père et ukrainien par sa mère, lui, n'est pas fou, seulement virtuose de la destruction et du chaos. Sa mise en scène exubérante, polyphonique, orgueilleuse, répétitive et tragique, qui mélange théâtre, danse, chant, musique, vidéo et voltige dans un tourbillon atmosphérique de trois heures, peut faire perdre sa tête au spectateur, mais jamais ses sens. La "matière-lumière" de Serebrennikov est, elle, constituée par trois pauvres petites serres en plastique éclairées comme des coffres à bijoux, qu'il sépare, assemble ou arrache au gré des différentes versions de l'histoire : autant d'obscurs objets du désir de l'horticulteur, de sa fille et de son gendre. Lorsque le soleil se lève ou se couche sur le verger, traversé de fumées qui luttent contre le gel, le temps semble s'interrompre dans des lumières d'extase oranges et des chants de prière orthodoxes. Presqu'entièrement chorégraphique, le dernier acte voit un chœur innombrable de moines entrer en rotation lumineuse et astrale, tels des derviches tourneurs qui s'enfonceraient dans le noir de la folie. Danser sa mort.

Emmanuel Daydé

CONTEMPORARY LYNX

Presse papier
Pays : France
Date : Mai 2023

IN THE SPOTLIGHT

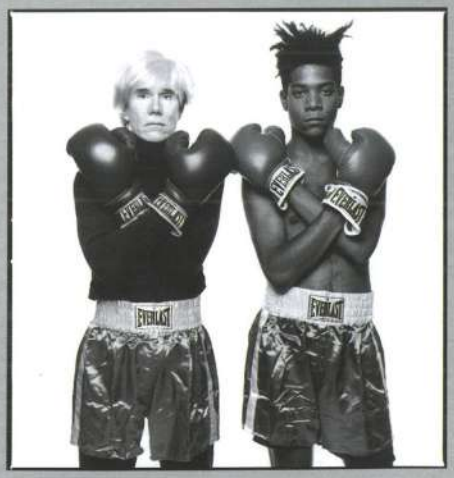
We are passionate about bringing you compelling stories from the art and design world. Here's our shortlist of news.

THEATRE: BREATHTAKING SET DESIGN

Evi Keller was invited to create the set design for Purcell's 'Dido and Aeneas' in collaboration with William Christie, musical director of Les Arts Florissants, and Madrid-based choreographer Blanca Li. This unique set design is inhabited by 'Matière-Lumière' creations that embody the cosmic principle of the transformation of matter by light. It unfolds in the form of three monumental curtains, one of which is a translucent triptych, and three sculpture-costumes for the main performers. Keller's work will be on display at performances at the Liceu Barcelona in June, among others.

EXHIBITION: BASQUIAT & WARHOL TOGETHER

Until 28 August, the Fondation Louis Vuitton in Paris is hosting the most important exhibition ever devoted to the extraordinary oeuvre of Jean-Michel Basquiat and Andy Warhol. The exhibition brings together more than 300 works and documents, including 80 canvases jointly signed by both artists. In addition, individual works by each artist are also on display, as well as a set of works by artists such as Keith Haring, Jenny Holzer, Kenny Scharf and Michael Halsband.



RESIDENCE: PERFORMANCE ARTISTS IN RESIDENCE

The Dance & Performance Institute's Artist in Residence Program has for the past 10 years hosted artists from around the world who engage in performance, study, research, teaching and experimentation with movement and ideas that have particular relevance to Trinidad and Tobago and the Caribbean. The Institute is a place where it is possible to 'have meaningful conversations about the body, movement, cultural production, hybridity and diaspora; where dominant discourses about art and culture can be challenged and where new, progressive languages can be spoken.'

Le Monde

Press
Country : France
Date : 25 juin 2022
Journalist : Philippe Dagen
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

Dans son atelier-appartement, situé à Paris (20e), le 22 juin.
ED ALCOCK/MEP POUR « LE MONDE »

Jean Le Gac, la peinture à lire

Le château de Chaumont-sur-Loire consacre une exposition à l'artiste, rencontré dans son atelier parisien

PORTRAIT

Jean Le Gac, *« peintre français, né en 1936 »* lit-on le plus souvent à son propos. C'est trancher bien trop vite la question majeure que posent ses travaux : être ou ne pas être peintre au sens habituel du mot ? Ses œuvres sont bien plutôt « à propos de la peinture » que « de la peinture » à proprement parler. Elles ne sont plus à définir comme « de la » photographie, quelque de nombreuses images photographiques entrent dans la composition de la plupart de ses œuvres. Ni non plus comme « de la » littérature, bien que de nombreux textes y occupent une place non moins considérable.

Et cela depuis le début : à la fin des années 1960, Le Gac commence à associer des pages dactylographiées et des photos noir et blanc ou couleur : *Les Cahiers* (1968-1971), *Le Roman d'aventures* (1972) ou *Le Récit* (1972). Ces dispositifs supposent de lire, de regarder et d'établir des relations entre lisible et visible, relations qui sont laissées à l'appréciation et à l'imagination de chacun. Quelques années plus tard, Le Gac leur ajoute des dessins et pastels, qu'il ne pousse pas plus loin que l'esquisse ou le fragment. La confrontation de ces trois modes d'expression est organisée autour d'un sujet le plus souvent délibérément anecdotique – *Une anecdote est* le titre d'une de ses œuvres de 1974 – dans lequel se glissent des allusions à la vie de l'artiste, sa jeunesse ou ses lectures et des réflexions sur ce que c'est qu'écrire, photographier ou peindre. Depuis, il n'a pas cessé et cela se voit dès les premières salles de son exposition au domaine de Chaumont-sur-Loire (Loir-et-Cher). On s'attendrait à une rétrospective, au lieu de quoi la chronologie est sens dessus dessous.

« J'actualise et je réactive »

Il s'en explique dans son appartement, atelier-bibliothèque-cabinet de curiosités parisien, du côté du cimetière du Père-Lachaise. *« Non, ce n'est pas la chronologie qui a décidé de l'ordre des œuvres, ce sont les dimensions des salles. De toute façon, cette idée de chronologie n'a pas de sens pour moi. Les œuvres peuvent avoir été faites à un moment donné et être actualisées dix ans plus tard ou même davantage. C'est une idée que j'ai depuis longtemps : l'œuvre, c'est la totalité et tout communique, une œuvre de 1973 et une récente. Je peux mélanger et obtenir même ainsi une nouvelle œuvre. J'actualise et je réactive. »*

« Pour moi, les œuvres peuvent avoir été faites à un moment donné, et être actualisées dix ans plus tard »
JEAN LE GAC
artiste

Cette conception est aussi flagrante chez lui qu'à Chaumont-sur-Loire : tout communique dans son appartement. A une collection d'ouvrages où les éditions originales de Raymond Roussel voisinent avec des albums de bandes dessinées des années 1940 et 1950 répondent des sculptures venues d'Afrique, une photographie de Salvador Dalí et quelques éléments de ses propres travaux. *« J'en aurai peu à vous montrer, la plupart sont à Chaumont »* s'excuse-t-il, alors que de nombreuses œuvres, que l'on ne verra pas, sont posées au sol, retournées contre le mur, en attente sans doute d'entrer dans de nouvelles compositions en cours. *« Il est vrai que j'ai un goût très grand pour ce genre d'opérations, qui produisent de nouvelles œuvres. Je suis devenu si l'on peut dire l'impresario de mon œuvre. »*

A Chaumont-sur-Loire, le sujet lui a été imposé par le lieu. *« J'en avais entendu parler, à propos des jardins, mais les jardins, a priori, ça ne me concernait pas. Et puis je me suis souvenu qu'un ami avait prononcé l'expression "en plein air" à propos de certaines de mes œuvres. C'est devenu le titre. »* Encore faut-il comprendre « en plein air » au sens le plus large. Il y a certes à Chaumont-sur-Loire des pièces nommées *Le Peintre de l'île de Skye* (1977), *La Sieste du peintre (avec pont forestier)* (1983), *Les Herbiers* (1995-1999) ou *Le Sermon sous l'olivier* (2013), mais ce ne sont pas des morceaux de nature, bien que s'y trouvent des études de végétation et le portrait d'un jeune sanglier : ce sont des mises en abîme des rapports d'un artiste de la fin du XXe siècle nommé Le Gac avec quelques endroits et motifs qui lui sont chers, mais plus encore avec ce qui intervient dans leur perception et leur représentation : l'histoire de l'art ancien et moderne, la littérature, les récits d'explorateurs arrangés pour les enfants et toutes sortes de mythologies – antique, orientaliste, romantique ou cinématographique. Pour les faire paraître, Le Gac juxtapose fragments romanesques, photos posées avec costumes choisis, surimpressions de dessins sur fond de ciel ou de feuillage et objets trouvés quelquefois. Sous une apparente évidence de l'image, les réminiscences et les sous-entendus foisonnent.

Sous une apparente évidence de l'image, les réminiscences et les sous-entendus foisonnent

Citations de Picasso

Mais la question de la peinture demeure omniprésente : mise en scène, parodiée parfois ou, à l'inverse, célébrée à travers des citations. Les plus identifiables sont dédiées au Picasso du temps des *Demoiselles d'Avignon* et des *Trois Femmes*. Quand on l'interroge sur ce point, Le Gac répond d'abord d'un point de vue artistique : *« Parce qu'il est toujours aussi virulent, parce qu'il est toujours d'une jeunesse phénoménale, en permanence, d'une trouvaille à une autre, toute sa vie. »*

Puis vient une explication moins attendue. L'enfance de Le Gac s'est passée dans une famille de mineurs, d'abord à Alès (Gard), puis à Carmaux (Tarn), bien loin des grandes villes, des musées et de l'art. *« Mais, même dans ce milieu, Picasso était vraiment célèbre, même au fin fond de la France. C'était pour des raisons politiques, grâce à* L'Humanité Dimanche. *C'était un journal que même les enfants lisaient. Il y avait une page de jeux. Et Picasso y était présent. Dès l'âge de 10 ans, je savais beaucoup de choses sur* Les Demoiselles d'Avignon, *même si j'étais bien incapable de les situer dans le temps. Je croyais sans doute qu'elles venaient d'être peintes. »*

Pour lui, alors, la peinture, ce n'étaient pas des œuvres, mais des légendes : Picasso donc et, aussi bien, les peintres héros des romans sentimentaux de Delly que lisait sa mère : *« Vous ne sauriez croire combien il y avait de peintres dans ces histoires, le cheveu noir, les dents blanches, terriblement séducteurs. »* Il s'en amuse aujourd'hui, non sans quelque nostalgie. *« C'est ainsi que la peinture est entrée dans ma vie : par ses légendes. »*

Devenu en 1958 professeur de dessin pour vivre, il passe une partie des années 1960 à expérimenter toutes les écoles – *« Quinze jours cubiste, quinze jours abstrait, quinze jours paysagiste, etc. »* –, sans s'arrêter à aucune : toujours à distance et avec le sentiment d'être un intrus ou un étranger : *« L'art parisien de l'époque, c'était un milieu très hermétique. On n'y entrait pas, à moins d'être recommandé, de savoir à qui s'adresser. Je ne savais rien de tout ça. »* En 1968, il pense renoncer à toute démarche artistique avant de trouver assez soudainement comment invoquer la peinture tout en la tenant à distance par l'écriture et la photo. *« C'était une façon de tourner le dos à l'art contemporain, assez hostile »* à son égard. C'était aussi une façon d'inventer un langage différent, dont, jusqu'à aujourd'hui, il développe les possibilités. ■

PHILIPPE DAGEN

« En plein air », Domaine de Chaumont-sur-Loire (Loir-et-Cher). Tous les jours de 10 heures à 19 heures. Entrée de 12 € à 19 €. Jusqu'au 30 octobre. Domaine-chaumont.fr

Céramiques peintes et divinités païennes envahissent le domaine

A L'EXPOSITION CONSACRÉE à Jean Le Gac s'ajoutent, comme chaque année, d'autres présences artistiques contemporaines, dans le château et le parc de Chaumont-sur-Loire (Loir-et-Cher). Dans les salles nobles du château, Françoise Vergier dispose, sur les meubles de bois sombre, quelques-unes de ses têtes de divinités païennes de la Terre ou de la Lune, céramiques peintes et parées de façon extravagante de perlages et de coiffes démesurées ; et, dans les caves, Christiane Löhr place ses non moins extravagantes constructions d'herbes et de graines séchées qu'un souffle disperserait.

Dans le château encore, les bibliothèques monument ales peintes sur toile avec légèreté par Carole Benzaken répondent à celles, cristallisées en verre aux lueurs vertes ou rouges, de Pascal Convert, qui y sont depuis deux ans.

Dans les pavillons qui furent granges ou écuries, il faut rester le temps nécessaire devant l'installation monumentale d'Evi Keller : sur une vaste surface tapissée de reliefs, la lumière varie et se déplace lentement, faisant apparaître et disparaître alternativement des formes où l'on croit reconnaître des planètes ou des déserts.

Formes transparentes suspendues

Il faut aussi aller voir comment Lélia Demoisy emploie branchages ou peaux de serpent. Elle en fait des squelettes d'animaux fantastiques et les traces de civilisations disparues qu'elle range, comme les vestiges archéologiques le sont dans les musées. Quant au parc, de plus en plus peuplé d'installations, il accueille cet été John Grade. Aux branches d'un grand pin, il a suspendu cinq mille formes transparentes, attachées à deux filets presque invisibles. Quand il pleut, l'eau s'accumule dans ces récipients qui prennent progressivement la forme de grosses gouttes, et l'ensemble s'abaisse en raison du poids de l'eau. Quand celle-ci s'évapore, il remonte vers les frondaisons.

On peut ne voir dans ce dispositif qu'un jeu habile avec la nature. Il peut aussi faire penser à tant de régions du monde où conserver l'eau de pluie est une nécessité – une nécessité de plus en plus vitale aujourd'hui. ■

PH. D.

Le Monde

Press online : https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/06/24/au-festival-international-des-jardins-de-chaumont-sur-loire-ceramiques-peintes-et-divinites-paiennes-envahissent-le-domaine_6131821_3246.html
Country : France
Date : 25 juin 2022
Journalist : Philippe Dagen
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

Au festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire, céramiques peintes et divinités païennes envahissent le domaine

Chaque année, de nombreux artistes contemporains investissent avec leurs œuvres et installations un vaste espace d'exposition dans le château et le parc.

Par Philippe Dagen

Publié hier à 07h40 · Lecture 1 min.

« Réservoir », installation de John Grade ERIC SANDER

A l'exposition consacrée à Jean Le Gac s'ajoutent, comme chaque année, d'autres présences artistiques contemporaines, dans le château et le parc de Chaumont-sur-Loire (Loir-et-Cher). Dans les salles nobles du château, Françoise Vergier dispose, sur les meubles de bois sombre, quelques-unes de ses têtes de divinités païennes de la Terre ou de la Lune, céramiques peintes et parées de façon extravagante de perlages et de coiffes démesurées ; et, dans les caves, Christiane Löhr place ses non moins extravagantes constructions d'herbes et de graines séchées qu'un souffle disperserait.

Dans le château encore, les bibliothèques monumentales peintes sur toile avec légèreté par Carole Benzaken répondent à celles, cristallisées en verre aux lueurs vertes ou rouges, de Pascal Convert, qui y sont depuis deux ans.

Lire aussi : Arts : Jean Le Gac, la peinture à lire

Dans les pavillons qui furent granges ou écuries, il faut rester le temps nécessaire devant l'installation monumentale d'Evi Keller : sur une vaste surface tapissée de reliefs, la lumière varie et se déplace lentement, faisant apparaître et disparaître alternativement des formes où l'on croit reconnaître des planètes ou des déserts.

Formes transparentes suspendues

Il faut aussi aller voir comment Lélia Demoisy emploie écorces, branchages ou peaux de serpent. Elle en fait des squelettes d'animaux fantastiques et les traces de civilisations disparues qu'elle range, comme des vestiges archéologiques le sont dans les musées.

Quant au parc, de plus en plus peuplé d'installations, il accueille cet été John Grade. Aux branches d'un grand pin, il a suspendu 5 000 formes transparentes, attachées à deux filets presque invisibles. Quand il pleut, l'eau s'accumule dans ces récipients qui prennent progressivement la forme de grosses gouttes, et l'ensemble s'abaisse en raison du poids de l'eau. Quand celle-ci s'évapore, celui-ci remonte vers les frondaisons. On peut ne voir dans ce dispositif qu'un jeu habile avec la nature. Il peut aussi faire penser à tant de régions du monde où conserver l'eau de pluie est une nécessité – une nécessité de plus en plus vitale aujourd'hui.

franceinfo:culture

Press online
Country : France
Date : 9 juin 2022
Journalist : Christophe Airaud
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

15e Saison d'art de Chaumont-sur-Loire : sculpture, peinture, art numérique, nos coups de cœur dans le Château et son parc

C'est une tradition depuis quinze ans. Sous les arbres majestueux du parc et dans les salles du château de Chaumont-sur-Loire, des oeuvres d'art contemporain sont installées. Un voyage entre la Renaissance, la nature et la création d'aujourd'hui, à découvrir jusqu'au 30 octobre. Visite guidée de cette 15e Saison d'art.

Christophe Airaud
France Télévisions • Rédaction Culture

Publié le 09/06/2022 09:15 Mis à jour le 09/06/2022 10:34 Temps de lecture : 5 min.

Installation de Jaume Plensa au Domaine de Chaumont-sur-Loire, 2022 (© E. Sander, courtesy Galerie Lelong & Co. Paris)

Des sculptures en bronze, des projections digitales ou des formes délicates et minérales, aucun des quinze artistes invités pour la Saison d'art de Chaumont ne s'exprime de la même manière. Mais tous explorent la nature. Leurs oeuvres sont disséminées au gré d'un parcours. *"Il faut trouver la juste place des oeuvres"* nous dit la directrice du domaine de Chaumont, Chantal Colleu-Dumond. L'enchantement de la balade prouve la qualité de ses choix. Parmi ces oeuvres, nous vous proposons ici nos coups de coeur.

Les bronzes de Jaume Plensa

Ils vous attendent au bout d'une allée de magnolia en fleur. Trois visages, des enfants peut-être endormis : des sculptures en bronze de trois mètres de haut. La tête semble encastrée dans un tronc d'arbre. Fusion de la nature et de l'homme. Jaume Plensa travaille la figure humaine depuis de longues années. Il est reconnu dans le monde entier, ses têtes sont installées au coin des rues ou places de New York, Bordeaux ou Saint-Pétersbourg, et là sur cette pelouse, elles appelent sereines le visiteur au retour au calme.

"La sculpture est pour moi comme un endroit où l'on peut se reposer et méditer. Dans un monde où tout bouge de plus en plus vite, il nous faut des repères solides et stables", dit l'artiste catalan. Une citation qui trouve toute sa justesse avec ces trois oeuvres qui ouvrent le parcours dans le parc du domaine.

franceinfo:culture

Press online : https://www.francetvinfo.fr/culture/arts-expos/art-contemporain/15e-saison-d-art-de-chaumont-sur-loire-sculpture-peinture-art-numerique-nos-coups-de-coeur-dans-le-parc-du-chateau_5182984.html
Country : France
Date : 9 juin 2022
Journalist : Christophe Airaud
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

Et la lumière fut d'Evi Keller

Evi Keller. "Matière Lumière" création Domaine de Chaumont sur Loire. (ERIC SANDER)

L'oeuvre la plus fascinante du parcours est cachée dans la Grange aux abeilles. Une toile immense est tendue dans l'obscurité, une fresque mystérieuse, abstraite, un rideau où se dessine un paysage tourmenté : l'environnement sonore, un gong répétitif, et la peinture qui se reflète dans une eau opaque. Atmosphère d'étrangeté garantie.

"La lumière est une matière tellement subtile qu'on ne peut ni la peser, ni même la toucher, mais c'est elle qui donne accès au monde spirituel." dit Evi Keller, artiste allemande qui vit actuellement à Paris. Elle travaille le plastique, des pigments, de la cendre et de l'encre de Chine. Ensuite, la lumière fait son travail sous l'impulsion de l'artiste. On pense à Turner et ses ciels aveuglants, aux paysages décharnés d'Anselm Kieffer, aux nuits et à leurs poussières d'étoiles. Ou encore à un théâtre antique en ruine. Aux visiteurs de décider.

connaissance des arts

Press
Country : France
Date : Hors série - Mai 2022
Journalist : Myriam Boutoulle
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

Arts & Nature 2022

Evi Keller
le soleil noir de la mélancolie

Matérialiser la lumière et spiritualiser la matière, tel est le credo d'Evi Keller, à travers une vidéo d'une sombre beauté et une installation dans la grange aux Abeilles. **Par Myriam Boutoulle**

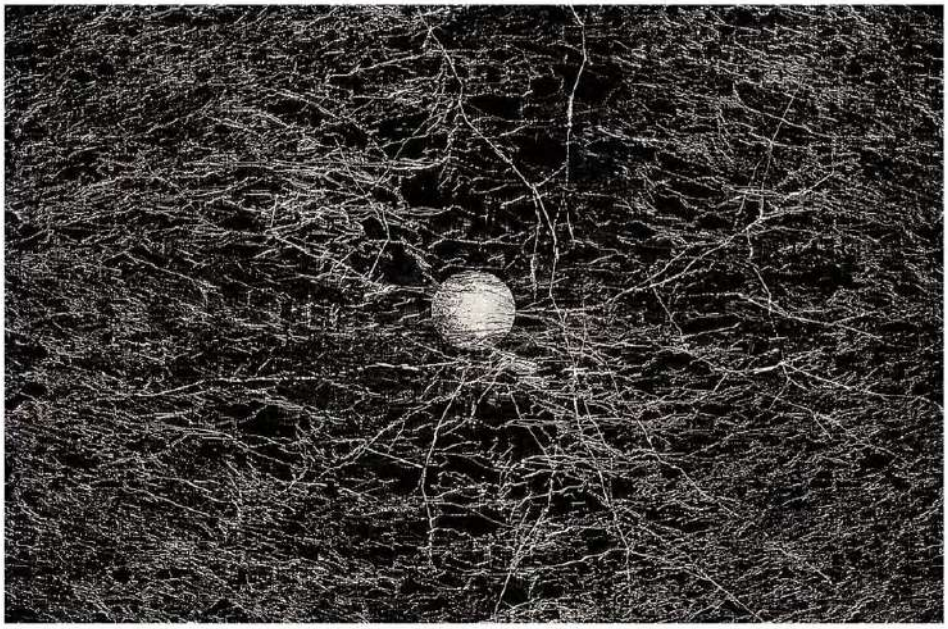
Devant la sombre beauté de l'œuvre audiovisuelle *Matière-Lumière [Towards the Light–Silent Transformations]*, l'astrophysicien Hubert Reeves s'est ému : « *J'espère que ce sera ainsi quand je partirai de cette planète.* » Persuadée que nous sommes constitués de « *poussières d'étoiles* », l'artiste allemande Evi Keller a créé en 2015 cette grande vidéo hypnotique reflétée par un bassin d'eau, dans laquelle le spectateur a le sentiment de pénétrer dans une peinture de paysage couche après couche, jusqu'à l'apparition d'un astre qui s'évanouit ensuite. Spécialiste de l'esthétique romantique, Olivier Schefer a décrit cette succession d'images envoûtantes relevant d'une épiphanie comme « *des paysages brûlés par la nuit* » : « *Véritable œuvre-monde, dont les composantes se dévoilent peu à peu,* Matière-Lumière *nous confronte à l'origine de la création, prise en son sens le plus radical, quand tout n'était encore que fusions, écoulements, concrétions de matières, fulgurances lumineuses.* » Exposée dans les Écuries du Domaine de Chaumont-sur-Loire, cette vidéo est la matrice d'un ensemble d'œuvres (photographies, sculptures, vidéos, performances…) portant le nom de *Matière-Lumière* dans lesquelles la plasticienne née en 1968 cherche à « *matérialiser la lumière et spiritualiser la matière* ».

Cette quête l'a amenée à créer pour la grange aux Abeilles une nouvelle œuvre (*Matière-Lumière, ML-V-22-0207*, 2022), large « voile » translucide placé au-dessus d'un bassin d'eau, animé par la lumière et le vent au son vibrant d'un gong. Pour cela, l'artiste aux longs cheveux blonds et au regard « habité », qui vit et travaille à Paris depuis vingt ans, a conçu une sorte de grand millefeuille de films plastiques qu'elle façonne couche après couche avec de l'encre de Chine, des pigments et des cendres de textes poétiques qu'elle brûle : des extraits du poète mystique Rûmî, de l'auteur des *Poèmes à la nuit* Rainer Maria Rilke et de mystiques du Moyen Âge, formant un palimpseste. Au gré de variations sonores, des projections de lumière dévoilent successivement des parties de cette « toile » mouvante suspendue dans la pénombre, révélant des formes changeantes : minérales, végétales, animales, et même un personnage apparu pour la première fois dans l'œuvre abstraite d'Evi Keller. « *Une sorte de pèlerin archaïque qui nous guide vers des mondes futurs* », énonce cette alchimiste qui crée des univers à l'aide de pinceaux de lumière.

Ci-dessus : **Evi Keller,** *Matière-Lumière*, installation dans la grange aux Abeilles ©ÉRIC SANDER.

connaissance des arts

Press
Country : France
Date : Hors série - Mai 2022
Journalist : Myriam Boutoulle
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France



Ci-contre et ci-dessous : **Evi Keller,** *Marière-Lumière [Towards the Light –Silent Transformations]*, vidéo projetée dans la galerie de la Grande Écurie
© EVI KELLER/ COURTESY JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS.

BeauxArts

Press
Country : France
Date : Mai 2022
Journalist : Stéphanie Pioda
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

▶ PARIS • BOURSE DE COMMERCE-PINAULT COLLECTION
JUSQU'AU 26 SEPTEMBRE

Roni Horn et Felix Gonzalez-Torres forever

Parce que c'était elle, parce que c'était lui… Roni Horn et Felix Gonzalez-Torres ont été unis par une intense amitié, jusqu'à ce que le sida emporte ce dernier en 1996. C'est d'abord une simple feuille d'or qui les unit, un condensé de fragilité que Roni Horn a posé sur le sol, tremblant sous les mouvements de l'air, au musée d'Art contemporain de Los Angeles. La sculpture a bouleversé Gonzalez-Torres ; il lui écrit. Ils découvrent qu'ils ont beaucoup en commun. Elle rédigera son hommage funéraire. En ce printemps, la collection Pinault a offert à l'artiste américaine l'opportunité d'incarner à nouveau ce dialogue. À partir de quatre pièces de la collection, Roni Horn a orchestré une expérience plus qu'une exposition. Sous la guirlande d'ampoules intitulée *Stockholm*, l'une des signatures de l'artiste cubain, elle a posé ses lourdes pièces de verre, *Well and Truly*, qui vibrent au gré de la lumière naturelle : bleu opalescent ou aigue-marine, l'eau se fait monolithe, et pourtant reste toujours mouvante. Derrière le rideau de perles rouges et blanches qu'il nous fait franchir, *Untitled (Blood)*, allusion à la maladie qui lui ronge le sang, Roni Horn accroche une autre feuille d'or, tout aussi frémissante. L'exposition a ainsi ses humeurs changeantes, se laissant traverser par des flux de pensées, refusant de se laisser figer par les définitions. On n'en attendait pas moins de cette artiste qui nous rappelle depuis trente ans combien nos identités sont insaisissables. Gonzalez-Torres définissait l'œuvre de son amie comme «un champ de vagues sans cesse réinventé». Elle poursuit ici cette métamorphose, oscillant entre je et cet autre. **EL**

«Felix Gonzalez-Torres – Roni Horn»
2, rue des Viarmes • Paris 1er • 01 55 04 60 60 • pinaultcollection.com

EN BREF
Par **Stéphanie Pioda**

Bignan (Morbihan) / Domaine de Kerguéhennec
Il y a bien longtemps que Léa Barbazanges a troqué les outils classiques de l'artiste pour apprivoiser ceux issus de la nature, tout particulièrement des minéraux, des ailes d'insecte, des pétales de fleurs ou des algues. Ici, elle recouvre de grands panneaux de cristaux de mica, où les facettes colorées évoluent en fonction des déplacements des visiteurs. Les dessins sur tôle gardent quant à eux la trace des escargots du domaine, pour dessiner une cartographie imaginaire.
«Léa Barbazanges – Ligne de mica et dessin sur tôle» jusqu'au 29 mai
02 97 60 31 84 • kerguehennec.fr

Chaumont-sur-Loire / Domaine de Chaumont-sur-Loire
Dans la pénombre, la rencontre avec le voile monumental qu'Evi Keller a créé pour le domaine relève du choc émotionnel, tant l'artiste nous transporte vers un ailleurs, et ce au fur et à mesure de la dramaturgie générée par la mise en scène lumineuse. Des planètes apparaissent, la silhouette d'un sage se dessine, les ombres de la caverne de Platon surgissent, le tout finit par être englouti dans l'obscurité… Alors on écoute à l'intérieur de notre corps les sensations qui nous submergent face à ce cosmos à dimension humaine, cette fenêtre sur les mondes anciens et ceux à venir.
«Evi Keller – Matière-Lumière, création 2022»
jusqu'au 30 octobre • 02 54 20 99 22
domaine-chaumont.fr

L'Allemande Evi Keller devant son œuvre, qui «pose la question de la réappropriation par l'homme de son humanité».

Orléans / Musée des Beaux-Arts
Markus Lüpertz, maître du néo-expressionnisme allemand aux côtés de Georg Baselitz et Jörg Immendorff, est à l'honneur à Orléans : au musée des Beaux-Arts tout d'abord, où le visiteur pourra découvrir une série inédite réalisée pendant le confinement, *Lac de Siethen*, mais surtout où sera mis en valeur le processus de création de l'artiste qui définit la peinture comme son médium et son sujet. Puis dans le centre-ville et dans le parc Pasteur, avec onze sculptures monumentales. Force et puissance sont les maîtres mots de ce «faiseur de dieux».
«Markus Lüpertz – Le faiseur de dieux»
jusqu'au 4 septembre • 1, rue Fernand Rabier
02 38 79 21 83 • orleans-metropole.fr

ARTSHEBDOMÉDIAS
SITE D'INFORMATION DÉDIÉ À L'ART CONTEMPORAIN ET MEMBRE DU SPIIL

Press online : https://www.artshebdomedias.com/article/chaumont-sur-loire-celebre-son-passe-et-invente-son-futur/
Country : France
Date : 4 mai 2022
Journalist : Sabrina Deman
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

Chaumont-sur-Loire célèbre son passé et invente son futur

Samantha Deman · 4 mai 2022 · Alison Stigora, Bob Verschueren, Carole Benzaken, Chantal Colleu-Dumond,

Sculpture, peinture, photographie, installation… Le coup d'envoi du rendez-vous pluridisciplinaire qu'est la Saison d'art du Domaine de Chaumont-sur-Loire a été donné début avril avec, pour 2022, un millésime inscrit dans le cadre d'une célébration plurielle : celle des quinze ans de la Saison d'art orchestrée par le Centre d'arts et de nature, des trente ans du Festival international des Jardins, qui sera inauguré le 6 mai, et du lancement de la Galerie digitale dans l'aile est du château. Cette année verra également s'ouvrir dans l'enceinte du Domaine un hôtel, Le Bois des Chambres, et un centre de réflexion animé par des rencontres mensuelles, « Les Conversations sous l'arbre », réunissant des personnalités du monde du paysage, de l'environnement, de l'art et de la pensée.

Non loin, la magie se poursuit avec un hommage singulier…

La galerie basse du Fenil accueille, en effet, l'œuvre extrêmement sensible de Stéphane Guiran. L'artiste, qui travaille avec la pierre de manière générale, était déjà intervenu au Domaine en 2017, avec le *Nid des Murmures* et des cristaux provenant du désert marocain. Cette fois, il utilise des centaines de pierres de Lune, des sélénites, qui sont comme autant de petites lumières dessinant, dans l'obscurité, la silhouette de deux ormes morts. L'artiste a souhaité célébrer ces arbres disparus du fait de la graphiose, maladie inhérente à cette espèce absolument exceptionnelle qu'est l'orme, et les installer dans une ambiance extrêmement poétique et onirique, enrichie par la voix à l'incroyable tessiture du chanteur Piers Faccini. Celui-ci est venu enregistrer a cappella un son qu'il a créé pour l'œuvre, un chant d'une beauté qui nous plonge dans une autre dimension.

Une quatrième artiste célèbre également le spirituel qui se niche en chacun d'entre nous. Evi Keller a créé une œuvre, dans la grange aux Abeilles, qui résulte, comme souvent dans son travail, de la récupération de matériaux issus du pétrole qu'elle expose au soleil et qui retrouvent ainsi quasiment leur apparence première. C'est presqu'un acte alchimique. Elle s'en réclame d'ailleurs. Cela donne une sorte de toile composée d'une matière qui se reflète dans un miroir d'eau et sur laquelle l'artiste vient faire jouer la lumière. Le son aussi : un gong accueille le visiteur pour, encore une fois, nous emporter assez loin de notre réalité. Au fur et à mesure que le jeu avec la lumière – l'œuvre s'appelle *Matière-Lumière* – se déroule, on voit apparaître des formes étonnantes, tels des cercles, des sphères, des rocs, voire des personnages. A certains moments, la couleur prenant une tonalité parfois dorée, argentée ou bleu turquoise, le regard se trouve fasciné comme par des tableaux de la Renaissance. Une seconde œuvre d'Evi Keller est à découvrir : il s'agit d'un film de création qui est l'expression de sa démarche profonde, celle de la révélation du mystère de la vie que vient incarner un lac gelé qui fond devant nos yeux.

Matière-Lumière, Evi Keller. ©Evi Keller, photo MLD

AD
ARCHITECTURAL DIGEST

Press
Country : France
Date : 13 mai 2022
Journalist : Athéna Rivas
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

© Eric Sander

ART

À Chaumont-sur-Loire, la Saison d'art a débuté

Le château de Chaumont présente, pour la 15e édition de son exposition d'art contemporain, les œuvres de 15 artistes dans son parc historique et ses bâtiments.

Par Athéna Rivas
13 mai 2022

Quinze ans d'art au Domaine de Chaumont-sur-Loire. Le château de Chaumont, qui fût la propriété de la famille d'Amboise durant cinq siècles, possède une identité historique, patrimoniale, artistique et jardinistique, qu'elle nourrie depuis plusieurs décennies. En effet, le Domaine accueille depuis 30 ans le Festival des Jardins, et expose depuis 15 ans des œuvres d'art contemporain dans son parc et entre les murs du château. Cette année, une quinzaine d'artistes présentent leurs œuvres au public.

Jusqu'au 30 octobre 2022, les visiteurs peuvent découvrir, à l'extérieur du château de Chaumont, comme dans ses dépendances, les créations de Miquel Barceló, Jaume Plensa et Fabienne Verdier, mais aussi de Stéphane Guira, Evi Keller, ou Christophe Marchalot et Félicia Fortuna, ainsi que de Lélia Demoisy. Les murs de la bâtisse centenaire accueillent quant à eux les œuvres de Françoise Vergier, Jean Le Gac, Carole Benzaken et Christiane Löhr. Enfin, les écuries de Chaumont, construites en 1877 par Paul-Ernest Sanson, architecte du Prince et de la Princesse de Broglie, exposent les artistes Katarzyna Kot-Bach, Alison Stigora et John Grade.

« Outre leur lien avec la nature et la grâce avec laquelle chacune de ces créations entre en résonance avec l'espace et l'ailleurs, les œuvres de cette quinzième Saison d'art ont en commun un mystère, un charme, une profondeur, une poésie "qui vous illumine littéralement", selon les mots de Philippe Jaccottet. », indique Chantal Colleu-Dumond, directrice du Domaine de Chaumont sur Loire, et commissaire de la Saison d'art.

Dans un écrin de verdure, bordé par la Loire, l'histoire de l'art continue donc de s'écrire à Chaumont, au gré des saisons et des créations.

En savoir plus : www.domaine-chaumont.fr

AD
ARCHITECTURAL DIGEST

Press
Country : France
Date : 13 mai 2022
Journalist : Athéna Rivas
Exhibition : *Saison d'Art 2022*, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France

Matière-Lumière, installation d'Evi Keller au Domaine de Chaumont-sur-Loire, 2022. © Eric Sander

TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

Press
Country : France
Date : March 2021
Journalist : Damien Aubel
Exhibition : *Stèles*

« Mystère » : le mot dessine un leitmotiv discret dans les réponses d'Evi Keller alors qu'un dimanche soir glacial, j'entreprends l'artiste sur les *Stèles* qui donnent leur titre à l'exposition qui va s'ouvrir chez Jeanne Bucher Jaeger. « Mystère », en effet, que ces pièces délicates, à la liquidité chatoyante : fines lamelles irradiantes, comme découpées dans des concrétions géologiques aussi précieuses qu'imaginaires ? Membranes à peine tangibles où vibrent des poches de plasma versicolores, comme les squames d'un organisme fabuleux ? Carrelets d'un vitrail rêvé, dont la surface frémirait encore du feu du verrier ? Moi, je ne peux m'empêcher de voir dans ces gemmes des avatars de la légendaire Table d'Emeraude – cette plaque de pierre qui, dit-on, recélait l'enseignement d'Hermès, qui est la table de loi des alchimistes, la clef énigmatique de la science hermétique. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser car Evi Keller a quelque chose d'Hermès.

Esprits

Elle qui est née en 1968, outre-Rhin, à Bad Kissingen, est très tôt, à l'instar du dieu, une passeuse de ces frontières, qui bordent les mondes indistincts où s'épanouissent des forces invisibles : « toute petite j'étais déjà fascinée par la lumière, et dans mon enfance j'étais proche de la nature, des rivières, des forêts. J'ai eu des liens forts avec des arbres, les plantes, les règnes minéraux, les pierres… Mon enfance n'était pas forcément une enfance joyeuse, mon environnement familial n'était pas forcément ouvert aux arts visuels, j'avais des parents âgés, qui avaient des vies très complexes, difficiles à gérer. Je suis partie à l'âge de seize ans. Mais les esprits de mon enfance ne m'ont jamais quittée, au contraire. ».

C'est ainsi que se forge ce qu'on appellerait volontiers d'un vieux mot la sapience d'Evi Keller : une sagesse qui, pour cette grande lectrice – Maître Eckhart, Hildegarde von Bingen, saint Augustin – est, à l'instar du savoir hermétique, irréductible aux rationalités un peu étroites des cadres institutionnels. Ainsi, si elle fréquente, au début des années quatre-vingt-dix, l'université Louis-et-Maximilien en histoire de l'art, elle « comprend très vite que ma place ne serait pas dans une démarche universitaire, intellectuelle, où je me sentais enfermée. J'ai un esprit très libre, et je suis assez sauvage dans ma nature. ». Ce qui ne la coupe en aucun cas de l'histoire de l'art. Elle cite la « matérialisation de la lumière » chez Rembrandt, ou Beuys pour qui elle a une immense admiration. Simplement, il ne s'agira pas de « filiations », tant son œuvre répond à un appel pressant, qui n'a rien à voir avec une démarche qui jouerait sur des références : « en tant qu'artiste, on s'efface à un moment donné et on laisse ce qui voulait s'incarner à travers vous. ». Ensuite, c'est l'Académie de photo et de graphisme de Munich, toujours, dont elle ressort diplômée, ayant acquis la maîtrise technique de la photographie, si importante pour elle moins comme discipline artistique que, conformément à l'étymologie, modèle d'écriture par la lumière.

Matière-Lumière [Stèle] ML-V-20-1030, 2020
Technique mixte
31 x 39 x 6 cm
Socle : 130 x 39 x 6cm
Courtesy of the artist and Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris.

Passages

Comme sous le signe d'Hermès, dieu tutélaire des voyageurs, elle s'installe ensuite à Paris, en 1994, attirée par la réputation artistique de la capitale. Déplacement géographique, à la surface de la terre et aussi à la surface de l'existence : les vrais voyages chez Evi Keller sont, eux, intérieurs et initiatiques. Ce sont des

Matière-Lumière [Stèle], ML-V-20-1008, 2020
Technique mixte, 81 x 62 x 10 cm
Socle : 110 x 62 x 10 cm
Courtesy of the artist and Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris

« passages », terme qui revient lui aussi souvent dans sa bouche. C'est ainsi que je l'écoute me rapporter sa découverte de Novalis, « quelqu'un d'extraordinaire » pour elle. « À l'âge de vingt et un ans, j'étais très malade et la médecine traditionnelle n'avait pas trouvé la source de mes souffrances, mon état de santé s'aggravait de jour en jour. Je me suis finalement retrouvée en pleine montagne, avec un couple de médecins anthroposophes, j'ai été guérie, et je suis retournée au monde avec une vision nouvelle des choses. C'est lors de ce séjour que j'ai découvert Novalis ou encore Edouard Schuré. Ce premier passage mystique de transformation en pleine montagne m'a probablement préparée à dépasser ce qui fut *le* grand événement de ma vie, exactement quatorze ans plus tard, où j'ai dû traverser l'expérience de l'imminence de ma propre mort. Je ne pourrais jamais exprimer en mots combien c'était dur à vivre, et aussi la souffrance que j'ai dû subir. Il s'est agi d'un voyage initiatique d'une durée de sept ans. »

Alors certes, à Paris, jusqu'à l'orée du nouveau millénaire, Evi Keller travaille dans la pub. Je m'en étonne naïvement, tant la com me semble loin de la communication avec les esprits : « Damien, rit-elle, nous sommes sur terre, et tant qu'on est sur terre il faut faire des compromis ! ». Mais c'est autre chose qui se prépare, et qui adviendra au début des années 2000 : le grand œuvre d'Evi Keller, un grand-œuvre toujours *in progress* et qui rassemble sous l'unique vocable de *Matière-Lumière* tout ce qu'elle crée, jusqu'aux *Stèles* que nous verrons à la galerie. D'une phrase, qui pourrait frapper comme une devise un emblème hermétique, Evi Keller résume : « *Matière-Lumière* incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière. » Et ce cheminement bien sûr a ses jalons : « Le départ officiel du voyage s'annonce en 2001 avec une installation, *Mirror Space*, autour du corps, je travaillais beaucoup avec les danseurs à cette époque. Cette œuvre est comme le premier espace de transition du voyage, du cheminement *Matière-Lumière*. Le deuxième espace est *Réconciliation*, le troisième *Towards the Light*. »

Rien d'hermétique, au sens cette fois le plus verrouillé, le plus négatif et le plus restreint du terme, rien d'abstrait non plus, dans cette œuvre en perpétuel devenir : elle s'adresse directement, magistralement, aux sens, et à ces couches enfouies, peut-être archaïques de l'être. Les vidéos de l'installation *Réconciliation* multipliaient des gouttes de sang, comme dans un jeu de miroirs réglé par la pulsation vitale. Quant à la vidéo de *Towards the Light*, en 2015, réalisée à partir de photos de plans d'eau pris par le gel, elle fait défiler, avec la fluidité d'une transformation qui ne connaît pas la stase, des plans à la finesse de gravure, étoilés ici de craquelures, ombrés là comme sur de véritables calligraphies orientales. De la performance (Nuit Blanche de 2019, à Saint-Eustache), au recours aux films plastiques comme matériau (« ils ont cette particularité extraordinaire, de transformer la matière par interaction avec la lumière »), Evi Keller n'a de cesse de révéler cet étonnant mystère, auquel la terre comme nos corps sont soumis : le dynamisme irrésistible de la matière.

STÈLES
Exposition Evi Keller, galerie Jeanne Bucher Jaeger, du 20 mars au 7 mai

Digital press
Country : France
Date : March 2021
Journalist : Fanny Revault
Exhibition : Interview

Evi Keller

Retour

> *Matière -Lumière incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière.*
>
> Evi Keller

À l'instar de la déesse Perséphone, fille de Déméter, qui devait traverser les ténèbres pour renaître à la lumière du printemps, Evi Keller renoue avec la mémoire enfouie des matériaux pour mener son œuvre vers la lumière. Matière-Lumière est le titre unique qu'elle donne à sa création qui se déploie sous différents mediums : sculptures, peintures, photographies, vidéos, sons et performances. Telle une alchimiste, l'artiste transmute et sublime une matière vibrante et y grave le spirituel : une relation incarnée, immédiate se crée alors avec son œuvre qui nous entoure comme une peau vivante. Dès lors sa création, lieu même d'apparitions *épiphaniques*, ouvre à une dimension « autre » et nous relie à un « cosmos vivant », pour reprendre l'expression de l'anthropologue Edgar Morin. Son geste met en jeu de manière subtile le corps et l'esprit en résonance avec un monde en mouvement perpétuel…

Vous avez débuté votre carrière artistique par la photographie. Comment cette pratique a-t-elle influencé votre création ?

L'apprentissage de la photographie a été très important dans mon cheminement. Dès l'âge de treize ans, j'ai regardé le monde à travers le verre de cette petite boîte. J'ai appris à capter et incarner la lumière sur une couche toute fine. Cette pratique m'a enseigné non seulement une certaine maitrise technique dans le sens où le mot « photographier » signifie « dessiner avec la lumière », mais m'a surtout nourrie et initiée à une sensibilité aiguë pour les manifestations de la lumière à toutes les échelles… dans ses dimensions physiques et spirituelles. Pour une véritable rencontre avec la lumière, il fallait la laisser se développer en moi dans sa totalité. Je crois que Matière-Lumière n'existerait pas sous cette forme si je n'avais pas reçu l'enseignement de la photographie.

Une rencontre photographique vous a-t-elle plus particulièrement marquée ?

La rencontre de plusieurs années avec des lacs gelés en transformation que j'ai photographié, a constitué pour moi une expérience clé. C'est un moment de transition magique de la matière où l'eau passe du liquide au solide, du solide au liquide, du liquide vers l'Ether, et fait apparaître un monde majestueux dans les réflexions de la lumière. Habitée par une paix profonde, j'ai ressenti que l'univers a placé en nous, à l'état subtil, l'équivalent de tout ce que nous pouvons trouver à l'extérieur de nous et qu'il est crucial de se relier avec ces changements du cycle universel à toute échelle.

Cette prise de conscience d'un processus de transformation qui résonne au plus profond de nous m'a habitée et guidée de façon naturelle vers la création « Matière-Lumière ». La série photographique et la vidéo Towards the light – silent transformations témoignent de cette révélation quasi mystique, elles sont la matrice et le berceau véritable de ma création.

Quels sont les autres liens entre la photographie et Matière-Lumière ?

Je souhaite préciser que les œuvres Matière-Lumière n'ont pas toujours un lien direct avec la photographie ou la vidéo. Toutefois, quelle que soit l'œuvre, je peux rapprocher le phénomène Matière-Lumière du pelliculage du film argentique photographique qui est similaire à la superposition des couches translucides des voiles et à celle des captures photographiques de mes œuvres audiovisuelles, notamment dans la vidéo « Towards the Light – silent transformations ».

Dans le processus de création se manifeste également l'expérience de l'image qui apparait sur le tirage argentique après sa « rencontre » avec la lumière, ou bien dans le rituel du développement des films négatifs. Pour que la rencontre « matière-lumière » puisse s'incarner et respirer sur cette mince couche quasi immatérielle et transparente, il fallait être très attentif et bien veiller que ce liquide alchimique soit bercé dans un mouvement doux et bien régulier et cela, dans un espace-temps et une température bien définis.

En fait, cette approche de la lumière se retrouve dans toutes mes œuvres. C'est notamment le cas pour la performance de la Nuit Blanche en 2019 où la lumière co-créait des apparitions en interaction avec l'œuvre et le spectateur ou encore pour ma création récente, un nouveau cycle intitulé *Stèles*, écriture de lumière fossilisée, mémoire fossilisée.

Matière-Lumière [Towards the Light – silent transformations], n° 4647, série de 19 photographies.

Vos toiles sont composées de films transparents, issus du carbone. Pourquoi utilisez-vous cette matière au cœur du drame écologique ?

À aucun moment, je n'ai pris la décision de travailler avec « le carbone ». Depuis toujours mon approche artistique est animée par une force intuitive. Tout au long de mes expériences, j'ai travaillé avec acharnement de nombreux matériaux (cristal, verre, miroir, plexi, pierre, bois, métal et autres) afin de découvrir comment ils interagissaient avec la lumière.

J'ai été guidée vers les films plastiques et découvert leur propriété magique de pouvoir fusionner avec la matière qu'ils recouvrent provoquant chez eux des aspects changeants similaires aux transitions de phase de l'eau (état solide, liquide et gazeux), telles que j'ai pu les observer à la lisière des lacs gelés. En quelque sorte ils semblent transmuter la matière par interaction avec la lumière en ce tout que j'ai nommé Matière-Lumière.

Comme vous le signalez très justement, les films plastiques portent en eux un enjeu écologique contemporain et le plastique non réutilisé et jeté dans la nature pose un problème majeur. Mais dans l'histoire de l'humanité, c'est souvent l'usage que l'humain en fait qui est problématique et pas le matériau en soi. Dans ma pratique je transfigure ce matériau en œuvre d'art, je le sanctuarise.

Si nous oublions pour un instant ce à quoi renvoie le « plastique » dans notre monde d'aujourd'hui, la substance de ces films, issus du carbone organique, épurés, affinés et transformés par l'humain… devient quasi alchimique, immatérielle, subtile et si « pure » que leurs caractéristiques font penser à la fleur de lotus, fossile vivante, représentant un processus de la renaissance, de l'auto-régéneration, de transformation par la lumière. Ayant des racines basées dans la boue, la fleur de lotus plonge chaque nuit dans les eaux troubles et dès que le soleil se lève, elle ré-ouvre ses pétales et refleurit sans un seul résidu sur ses pétales.

Ce matériau issu du plus profond de la terre est transfiguré par votre création... Que souhaitez-vous donner à voir ainsi ?

Je réalise actuellement que la contrainte écologique portée par le matériau ajoute paradoxalement une dimension supplémentaire à l'œuvre vu par le monde contemporain… Mais au-delà de cet enjeu, ces films sont aussi et surtout porteurs de la mémoire de la vie. Issus du carbone organique et fossile réutilisé depuis des centaines de millions d'années par le cycle de la vie, ils constituent un lien crucial entre le vivant sur terre et les atomes créés dans le cœur des étoiles. Cette mémoire et ce lien habitent mes œuvres, les rendent intemporelles et vivantes… Créer une Matière-Lumière est un acte réparateur. Il pose la question de la renaissance de l'homme et aussi de la réapproriation par l'homme de son humanité. Sorte de placenta de l'être vivant, cette création questionne ce qui, dans l'homme et dans le monde, est force créatrice.

Dans l'histoire des arts, certaines œuvres avaient pour dessein d'abriter des esprits pour protéger les hommes du mal. C'est par exemple le cas de masques africains, Fang, Punu ou Baoulé, utilisés lors de cultes rituels ; ils devenaient vivants. Trouve-t-on cette dimension mystique dans votre œuvre ?

Depuis ses origines, l'art a une présence éminemment spirituelle. Je crois fortement que l'art représente une véritable nourriture pour l'âme. Mais cette approche, très personnelle et intime, dépend du niveau de conscience de chaque être…

Mes créations Matière Lumière incarnent un long cheminement personnel fusionnant la quête individuelle à une dimension universelle. Une expérience mystique s'est progressivement manifestée dans différentes formes de créations sans que j'ai compris leur signification profonde dans l'instant même. J'ai été « obligée » de faire, de créer ce qui me traversait et d'accueillir très humblement la forme et ses esprits qui y habitent.

Une œuvre a sa propre conscience, elle vient de loin. Sa vibration est au-delà des mots, elle dépassera toujours ce que je pourrais dire. Cela appartient au grand mystère, qui anime mes créations.

Une dimension « autre » apparaît par le travail des formes, des lumières, des textures et plus intimement dans les « effets » qu'il produit. Matière-Lumière dévoile des œuvres énigmatiques à l'aspect changeant. Que recherchez-vous à travers le mouvement ?

Matière-Lumière incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière. Cette création permet une infinité de regards et d'œuvres par la réflexion/réfraction de la lumière et, par sa géométrie singulière, comme sculpture unique dans l'instant. Elle permet au spectateur de participer à une expérience de quasi transmutation de la matière par la lumière.

Ainsi comme c'était le cas lors de la performance Matière-Lumière, un spectateur, situé dans un endroit donné pouvait se retrouver au seuil d'une grotte, et en se déplaçant de quelques pas, faire face à un paysage d'un monde lointain, ou le minéral s'est transformé en or.

La perception du spectateur est une transmutation de la matière, du plomb vers l'or… plus généralement dans des formes changeantes, minérales, végétales, animales, humaines, cosmiques.

Une fois la substance brute réduite à son essence, elle devient le matériau de notre propre création. Cette phrase étrange vous accompagne depuis longtemps. Dans quelle mesure résume-t-elle votre processus de création ?

Semblables à des rayons, des particules projetés, nous faisons part d'un processus de grandes transformations, « substance brute » qui évolue, se transforme et s'élève dans le temps. Nos souvenirs, conversations, lectures, visions et rêves s'enregistrent en nous et c'est grâce à eux que peu à peu notre sensibilité s'enrichit, notre compréhension s'améliore, notre conscience s'élève.

Ma création Matière-Lumière est animée et habitée par le principe de matérialiser la lumière et de spiritualiser la matière. J'ai souvent la vision qu'en nous, dans un état subtil, existe l'équivalent de tout ce qui se trouve dans l'univers, et que travailler avec la lumière nous permet de fusionner avec elle, de devenir UN, en nous libérant des « couches » pour devenir ce que nous sommes… et révéler notre véritable essence.

À un autre plan ce principe se manifeste dans ma création Matière-Lumière, le carbone, « substance brute », transformé en films transparents, est devenu le matériau de ma création. Je pense notamment à mes nouvelles œuvres, les Stèles, œuvres translucides, elles nous transmettent leur mémoire à l'infini par la lumière. Elles incarnent « l'essence » d'une lumière fossilisée, tels des gardiens de seuils reliant la terre et le ciel. Habitées par l'écriture secrète de l'univers, elles s'approchent de la transparence, de l'invisible… pure présence.

À ce jour il m'est impossible d'exprimer la magie et la présence mystérieuse que je ressens en travaillant ce matériau… la terre qui devient monde et redevient terre pour redevenir monde, le contenu devenant contenant, le vide, la transparence… l'or véritable, la lumière.

L'observation des lacs gelés, vécue comme une révélation, vous a initiée au processus de transformation. Matière-Lumière incarne la transformation de la matière par la lumière. Pourquoi avoir choisi la métamorphose comme fil conducteur de votre travail ?

Le processus de transformation est critique pour la vie… Toute forme sur terre a tendance à se figer. Mais l'Intelligence universelle prévoit souvent les choses autrement et, au cours des siècles, des bouleversements se sont produits dans les périodes où les hommes ont refusé de faire évoluer les formes. Sont survenus alors des événements qui ont fait disparaître les systèmes établis, les doctrines et croyances…

L'acceptation de la transformation demande un lâcher-prise, un retour véritable à la source pour mieux s'enraciner et évoluer vers un état paisible de conscience plus élevé. Le chemin est très long mais c'est le seul qui m'intéresse vraiment.

Comme le rappelle, Olivier Schefer dans sa présentation des *Stèles*, Henri Focillon écrit dans *La Vie des formes* : "L'art commence par la transmutation et continue par la métamorphose, renouveau perpétuel de la création". Cela rejoint ma pensée et m'évoque aussi la transmutation des atomes au sein des étoiles et la transformation des molécules organiques nées de la vie, matériau de mon œuvre. Je vois le cheminement Matière-Lumière comme le témoignage d'un perpétuel recommencement. Ce cycle se manifeste au plus profond de nous, au plus lointain de nous, à l'échelle infiniment petite et infiniment grande. C'est le cycle de toute la vie, de tout l'univers.

On est fait de poussière d'étoiles, on est fait de choses qui ont existé depuis une éternité et qui existeront encore dans une éternité sous des formes qui seront différentes. Et c'est ça que je souhaite transmettre, faire partager par ma création. C'est pour cela que quand vous regardez mes œuvres, vous avez du mal à dire à quelle époque elles appartiennent. Finalement est-ce que l'artiste l'a fait maintenant ? ou il y a des milliers d'années ?

Vous voyez votre création comme le témoignage d'un cycle perpétuel et d'un renouveau. Matière-Lumière incarnerait-elle la mort symbolique et la renaissance ?

Vous évoquez « la mort symbolique et la renaissance »… Personnellement, j'ai dû traverser l'expérience de l'imminence de ma propre mort. Dans ces moments difficiles, mais source d'inspiration profonde, l'acte de création éclaire, instruit en nous la vision de la suite du voyage. Et c'est ainsi que dans ces moments extrêmement intimes, j'ai été habitée par mon œuvre Matière-Lumière qui permet d'entrer en communion avec l'univers et ses mystères… pour aboutir à une création qui invite à intégrer et à dépasser la mort et à (re) naitre.

Matière-Lumière incarne effectivement un passage initiatique et l'évocation du mystère de la mort et de la (re)naissance… L'expérience de la vraie lumière est toujours liée à l'expérience antérieure de l'obscurité. C'est seulement en endurant, en acceptant l'obscurité que l'homme peut trouver la lumière. Comme le rapportent tous les grands maîtres, toute l'obscurité fait partie de la vraie lumière qui est au-delà de la lumière et de l'obscurité.

Dans votre œuvre, on sent le besoin de réconcilier les contraires, d'incarner une unité dans la dualité constante : ciel (lumière) et terre (matière), intérieur et extérieur, invisible et visible, mort et vie.

On oppose lumière et matière, ciel et terre. Or, ceux ne sont pas deux mondes opposés, ni même séparés : non seulement ils sont continuellement en relation, mais ce sont leurs échanges qui entretiennent la vie dans l'univers. Comme l'écrivait Novalis : « Le siège de l'âme se trouve au point de contact entre le monde intérieur et le monde extérieur. ».

Matière-Lumière révèle le principe de l'intégration des dualités : la diversité apparente, multiplicité des formes du monde. Elle désigne l'unité fondamentale : terre-ciel / corps-esprit / jour-nuit / ombre-lumière / extérieur-intérieur / matérielle-immatérielle / réel-imaginaire / simple-complexe / simple-multiple / brut-précieux / brut-noble / opaque-transparent / lourd-léger.

Nous retrouvons dans votre travail l'affirmation d'une sensibilité spirituelle...

Souvent je prononce la phrase « mon cheminement est de spiritualiser la matière et de matérialiser la lumière ». Par là j'entends réconcilier l'esprit avec la matière. Être artiste est une grâce mais aussi un devoir. Accueillir le don du ciel exige d'aller vers l'unité dans son existence, de percevoir le monde comme un continuum dans lequel tout est lié à Tout. Dans cette quête, il y a une volonté de se reconnecter à une conscience que je pourrais qualifier de spirituelle et religieuse, au sens étymologique « relier », relier à ce que nous sommes et à ce qui nous dépasse.

Y-a-t-il une volonté de renouer avec les origines et de revenir à une sorte d'archaïsme dans votre geste créatif ?

Il y a une phrase de Dubuffet que je trouve très belle ; « Je rencontre la pierre quand je la peins ». Je rencontre finalement la matière, la lumière et tout ce qui les lie lorsque je crée. C'est un retour au sol, à la terre. Ce retour aux origines est inéluctable. Le faire.... créer c'est penser et ne pas penser en même temps. La conscience de ma création me guide, elle devient le principe de mon monde et ce monde devient mon art. Ce retour à des formes archaïques, ancestrales invite à prendre conscience du croisement des lignes d'un passé et d'un futur... permet d'être relié au présent, ici et maintenant.

Selon les textes philosophiques de l'Inde, le corps est un lien sacré divin, comparé à un temple qui permet de se relier à ce qui est 'essentiel'. Quelle place donnez-vous au corps dans votre art ? Que ressentez-vous au cours de l'acte de création ?

La question du corps est primordiale. Je pense que personne ne peut réaliser un véritable travail en ignorant le corps, « véhicule » de notre âme, habité et animé par l'esprit. Le corps est l'instrument, le canal, par lequel passe mon intuition et mes sensations. Lorsque je crée une ML, mon corps fusionne littéralement avec l'œuvre… les deux se co-construisent aboutissant à une (co -) naissance.

Le tout s'amplifie dans l'acte de création, rapport presque charnel aux différentes matières que je compose, que je sculpte dans la lumière. Ce processus de création, très physique, est en quelque sorte une mue perpétuelle qui incarne mes expériences sublimées à une échelle universelle. Elle passe par des états plus denses ou plus subtils. Similaire à la matière unique du "corps-âme-esprit" Il n'existe aucune rupture réelle entre eux.

Il est des moments magiques, où je me sens emportée, hors de l'espace et du temps, où l'action des mondes supérieurs se fait sentir dans un état de grâce, une parfaite sérénité de l'âme, un silence qui relie à cette lumière originelle pénétrant toute la création…

Ce moment ne se manifeste pas par un changement éclatant dans mon comportement, mais par une transformation très subtile et silencieuse de mes sentiments, de mes pensées et de mes actions… Je me trouve alors habitée par la conscience de ma création qui me lie au Cosmos, et deviens co-créatrice d'un processus universel…

Site officiel
Instagram

Exposition personnelle d'Evi Keller
Stèles
20 mars 2021 – 7 mai 2021
Jeanne Bucher Jaeger I Paris, Marais
5 rue de Saintonge, 75003 Paris
Galerie Jeanne Bucher Jaeger
Instagram

DES PAYSAGES BRÛLÉS PAR LA NUIT

Evi Keller ou l'art des origines

Comme issus de grottes profondes, voici les temps passés et les temps à venir…

Novalis, *Henri d'Ofterdingen*

Il est des œuvres rares, douloureusement belles, qui font surgir un monde avant toute considération esthétique et formelle. Elles bousculent nos clivages théoriques et nos partages historiques. En leur présence, nous ne demandons pas : « Est-ce beau ? » « Est-ce nouveau ? », mais plutôt « où sommes-nous ? Quand sommes-nous ? » Il y a ici quelque chose qui malmène nos habitudes esthétiques et notre confort de spectateur.

La première fois qu'il me fut donné d'entrer dans l'atelier d'Evi Keller, j'eus le sentiment très troublant d'être en présence d'un morceau de mémoire fossilisée, quasi préhistorique, tout en considérant une œuvre extrêmement contemporaine.

Matière-Lumière, tel est le titre unique que donne l'artiste à son œuvre, sous ses formes diverses, compliquant par avance le travail de futurs historiens et archivistes. Cette œuvre est à bien des égards un travail énigmatique et monumental. Monumental par son ampleur psychique, plutôt que colossal, terme malheureux qui désigne nombre de pratiques artistiques actuelles en quête de sensationnalisme et d'occupation des lieux.

Chez Evi Keller, le monde immense murmure à notre oreille.

Cette œuvre qui déploie une matière plastique, sonore et picturale est riche en infimes nuances lumineuses. Elle ne raconte à proprement parler rien. Elle se présente à nous avant toute histoire et nous reconduit au cœur des éléments, au chaos désordonné et profus qui court sous les lignes stables de la création. Les premiers romantiques allemands, dont Evi Keller est à sa façon une extraordinaire descendante, qualifiaient de *Kunstchaos* – chaos d'art, chaos artistique – la création originelle, lorsqu'elle puise aux sources de la nature naturante. Dans son grand roman de la nature infinie, célébrée par le verbe poétique, *Henri d'Ofterdingen*, Novalis, écrit ceci qu'Evi Keller pourrait faire sienne : « Je serais tenté de dire : il faut que le chaos rayonne à travers le voile régulier de l'ordre. »

Des œuvres-monde, telle que *Matière-Lumière*, tracent leur voie solitaire à l'écart des écoles et des débats sur l'art dont elles contribuent pourtant, par leur puissance primitive, à redéfinir les enjeux. Je pense aux architectures sculptées des *Demeures* d'Étienne-Martin qui n'aura eu de cesse, après la Seconde Guerre mondiale, de reconstruire la maison perdue de son enfance sous la forme de cocons, enveloppes protectrices, grandes boîtes pleines de corridors, de terrasses, de tourelles. Demeures du passé et de l'obsession dont Gaston Bachelard aurait pu dire qu'elles abritaient le moi et la psyché. L'artiste cout et sculpte, en 1962, un extraordinaire manteau de matières (tissu, passementerie, métal, corde, cuir), la *Demeure n°5*, dans laquelle il se fait

photographier, drapé d'un immense habit chamanique. Regardant l'œuvre d'Evi Keller, l'on peut autrement songer aux pratiques primitives et sauvages de Kazuo Shiraga. Cet artiste lié au mouvement Gutaï mit un terme à la peinture traditionnelle de chevalet pour peindre à même la toile avec ses pieds ou bien suspendu à une corde. Il se roulait dans la boue, se confrontait à l'énergie spirituelle recélée par la matière. Evi Keller – nous n'en saurons pas plus sur le processus de création qu'elle tient secret –, travaille le film plastique de ses toiles avec de la cendre, de l'encre de chine, divers pigments et vernis. Comme Shiraga, elle foule cet espace, s'y confronte de la manière la plus physique et la plus hantée qui soit. Peut-être y dort-elle quelquefois, enroulée en d'immenses chrysalides…

Son travail rappelle encore les formes brutes et primitives de Jean Dubuffet qui aimait à comparer ses toiles matériologiques à des « nappes d'égarement ». Tout cela balise en quelque sorte le chemin et rassure notre regard. S'il est possible d'inscrire *Matière-Lumière* dans la filiation d'esthétiques nocturnes et romantiques, matiéristes et primitivistes (je pense aussi aux étendues colorées vertigineuses des *Nymphéas* de Claude Monet), l'art d'Evi Keller reste unique en son genre. Comme l'expérience que nous en faisons.

*

Sous l'archaïsme des motifs et des éléments se trouve celui, primordial, de nos sensations. Cette œuvre ravivera en chacun des impressions premières, enfouies.

Je me souviens avoir vu dans mon enfance, par un jour glacial, une fenêtre de la maison recouverte de givre. Les veines translucides de la glace, délicates et fragiles, étaient gonflées par endroit. Elles dessinaient parfois de minces rameaux. La fenêtre devenait une excroissance monstrueuse à la beauté inquiétante et inconnue. Le givre semblait avoir enflé sur une peau de verre.

Michel Leiris décrit dans B*iffures* l'analogie poétique et sensible qui relie le verre et l'éclair. Ne parle-t-il pas, dès lors, d'un lien sensible et profond entre *la matière et la lumière* ? « Comme il y avait au ciel cet éclair multiforme (perçu soit dans sa nudité, soit à travers l'écran à peine fissuré, ou diaphane partout, d'une persienne ou d'une vitre) il arrivait qu'il y eût, sur la terre, le *verglas*. Passant de l'éclair au verglas, de la vitre inamovible du ciel soudainement embrasé à la vitrification temporaire d'un morceau de la surface du sol, me voici pris d'une légère inquiétude. »

Belle et inquiétante assurément, *Matière-Lumière* ne nous laisse pas indemnes. Evi Keller, vouée tout entière à sa création, dont elle est en quelque sorte la passeuse, la pythie et le médium, nous invite à reprendre une position fœtale, à retrouver un ancien chemin conduisant à une première nuit du monde.

*

On dira, un peu rapidement, que cette œuvre est une composition plastique, à l'articulation de la peinture et de la sculpture, qu'elle sollicite le son et la lumière. Mais elle n'appartient pas d'abord

ni essentiellement à l'histoire de l'art. Elle renoue avec l'origine des choses, dont elle suit les multiples et fascinantes métamorphoses, avant que ne soit forgé le concept occidental de Nature, celui d'un monde donné pour un sujet. Là aussi, nos yeux se tournent vers le premier romantisme et ces lignes géniales dans lesquelles Novalis imagine au début de son récit initiatique, *Les Disciples à Saïs*, une multiplicité de formes et de significations entremêlées, la « grande écriture chiffrée que l'on aperçoit partout ; sur les ailes, sur les coquilles d'œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans la formation des pierres, sur les eaux gelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les lumières du ciel, sur les coupes polies et effleurées de brai et de verre, dans la limaille autour de l'aimant, et dans les étranges conjectures du hasard. »

Par le biais des jeux de projections lumineuses et de variations sonores, l'artiste s'emploie à faire revivre des processus de création naturelle : selon les déplacements et l'intensité du faisceau lumineux, une diversité de matières se concrétise sur la toile tendue. L'immense drap qui compose le corps de son installation – tissu flottant, mur, morceau géant d'écorce – sembler passer de l'état solide et minéral (voici de la roche, des stalactites) à un état liquide (suintement de pierres, fûts de cristaux et de givre), le feu gagne également et l'on est bientôt aveuglé par le soleil noir de la mélancolie nervalienne. Nous pourrions, par moments, avoir l'impression de considérer le mur recouvert de taches de salpêtres, que Léonard de Vinci préconisait au futur peintre de contempler attentivement afin de voir surgir des formes nouvelles. Mais il s'agit d'un mur dont les formes informes s'animent, se plissent, se déplient, se métamorphosent sous nos yeux.

À vrai dire, ces variations lumineuses et matérielles n'ont rien de formelles : l'artiste mime la transmutation alchimique et poétique des matériaux. Et lorsque une lumière blanche envahit soudain *Matière-Lumière*, tout se passe comme si nous regardions une toile de William Turner dont le soleil brûlant, celui littéralement aveuglant de *Regulus*, franchirait une nuit de plomb et de pétrole. Car l'artiste a construit son œuvre autour d'un noyau central : le carbone. Celui des plus anciennes forêts houillères, des dépôts d'humus, des stratifications d'écorces et de bois pourris. Cette matière fondamentale au sein de l'univers, problématique à l'ère dite de l'anthropocène sous la forme du charbon, devient dans cette œuvre le cœur du vivant et de nos questions les plus brûlantes.

*

Quelque chose relève ici, à l'évidence, de *l'apparition*, au sens quasi épiphanique du terme. L'artiste, consciente de cette dimension théophanique, refuse à juste titre de se laisser enfermer dans une idéologie religieuse. Lorsqu'il est universel, l'art nous console sans prétendre nous sauver. Aucun *deus ex machina* n'est de la partie. Le travail d'Evi Keller met à nu nos blessures, des failles anciennes, la beauté inquiétante du carbone ; elle réarticule quelque chose de brisé et nous protège magiquement de la violence, sans nous en détourner. Je ne parlerais pas ici de « réenchantement du monde», formule usée jusqu'à la corde qui esquive l'essentiel, la part obscure du réel sans laquelle il n'est pas de lumière. En manipulant des cailloux rugueux, de la saumure, des blocs de sel et de cristaux, Novalis, encore, chantait, en poète orphique des temps modernes, les temps mythiques où les arbres et les animaux parlaient. « Jadis, écrit-il dans un fragment, l'esprit se manifestait en toute chose. À présent, nous ne voyons plus qu'une répétition sans vie que nous ne comprenons pas. La signification du hiéroglyphe nous fait défaut.

Nous vivons encore du fruit de temps meilleurs. » Et si le monde, à ses yeux, doit être *romantisé*, n'y voyons pas quelque coloration subjective, pleine de joliesse : la romantisation du monde est une opération fondamentale qui vise à surmonter des siècles de cloisonnements disciplinaires et intellectuels : il s'agit de relier le corps et l'esprit, le visible et l'invisible, le fini et l'infini.

La part spirituelle de l'œuvre d'Evi Keller est indissociable des expériences sensorielles que l'artiste nous invite à faire. Il serait plus juste de parler d'une forme contemporaine d'art sacré, débarrassée de toute religion et de toute idéologie. Sacré ? Oui, si l'on veut bien se souvenir que ce mot ne désigne pas quelque dieu inconnu ni une figure d'autorité : il évoque d'abord un espace *séparé* du monde commun, tenu à distance par un seuil symbolique. Il existe une topologie du sacré, comme le notent les anthropologues des religions, consistant à marquer la transcendance de manière spatiale, en définissant une limite, en établissant *un seuil* et des espaces de transition (porte, colonne, arche, péristyle). La seule chose qu'on puisse dire avec certitude du sacré, écrit Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions*, est qu'il s'oppose au profane, comme l'éternité au temps, l'invisible au visible.

Il est surtout question chez Evi Keller de conjoindre les contraires en une incorporation de matières distinctes. L'œuvre intitulée *Réconciliation* tient de l'étape initiatique et du seuil sacré ; elle consiste en une sorte de vitrail de verre dépoli dans lequel semble vivre et respirer une matière rouge, une tache se répand, un précieux fluide vital se forme et se diffracte sans fin.

*

L'enseignement lumineux de *Matière-Lumière* n'est-il pas de nous conduire en une grotte des origines, telle la mine souterraine où se rendent le héros de Novalis, Henri d'Ofterdingen, et ses compagnons sur les traces de la céleste fleur bleue ? Les mineurs, note ce texte de tous les temps, sont un peu « des astrologues à rebours. Alors que ceux-ci observent attentivement le ciel et ses espaces infinis, vous vous tournez vers le sol, explorant sa structure. […] Le ciel est pour eux le livre de l'avenir – la terre vous révèle les mouvements de l'origine. »

On reconnaît la hantise de grands artistes à cette quête fascinante d'espaces et de temporalités réconciliées. Rembrandt, notait justement Jean Genet, exalte la paradoxale beauté du visage plissé et ridé de Margaretha de Geer. Ce visage fragile, décrépit n'a rien de pittoresque – le pittoresque est encore un masque. Rembrandt arrache tous les voiles et les conventions, il sublime, en deux portraits, la vieillesse austère, éclatante dans une grande collerette blanche d'étoile et de neige.

Semblables aux parois rupestres de *Matière-Lumière*, ces toiles crépusculaires resplendissent dans l'obscur du monde.

Olivier Schefer

Henri Raynal

MÉTAMORPHOSE SANS FIN

Matière-Lumière, l'œuvre d'Evi Keller

Un gros plan sur une surface minérale. Ce pourrait être une portion de terrain pierreux, ou, semblablement vue de près, une nappe d'argile où la chaleur a installé un paysage de craquelures. À moins que ce ne soit, au contraire, contemplé à distance, le détail d'une paroi rocheuse. Peu importe. *Horizontal*, *vertical* : en ce qui concerne les compositions (présentant de très légers reliefs) d'Evi Keller, ce sont là des mots qui ont perdu leur sens. *Dimension* de même. La polyvalence de ce qui nous est donné à voir vient de ce que, dans sa démarche créatrice, l'artiste se place *en amont* de la séparation en catégories. Car elle n'imite pas la nature ; *elle fait de la nature*.

Les éléments ne se constituent, différents, ne se distinguent qu'autant qu'une puissance productive les engendre — fertile, inventive. Evi Keller s'est mise à sa place. À force de subir sa fascination.

C'est avec ferveur qu'elle met la main à la pâte. Elle excelle, en faisant se succéder les inégalités de la surface, les nervures, les fendillements, de menus bombements, à composer une physionomie de la matière. Elle instaure une poésie de la substance. Délicate, en même temps que luxuriante et savoureuse, en dépit de la sévérité de son chromatisme qui s'en tient, ou peu s'en faut, aux blancs grisâtres, aux gris, aux noirs. Mais l'élément scintille ici et là ; de discrètes inclusions brillent. Pollen d'or affleurant, demeuré dans les sédiments.

Comment ne pas penser aux matériologies, aux sols de Jean Dubuffet ? Quelle différence, toutefois, de climat ! En comparaison, Evi Keller est précieuse, tout en étant austère. Précieuse parce que l'univers a un prix — celui qui s'attache à *La Merveille*. Cette Merveille qui est en même temps *L'Énigme*. C'est de celle-ci que les œuvres de l'artiste tiennent leur constante gravité.

A travers la lave figée où sont incorporées de minuscules pépites, la boue durcie, les gravillons, le noir séduisant d'un éclat de houille, qu'a disposés une main patiente, aimante, c'est toute la profondeur cosmique qui est présente.

*

Passons à ces autres réalisations d'Evi Keller qu'elle appelle *voiles* et que, pour ma part, je désigne par le mot de *tentures*, car, pour l'œil qui les parcourt et les soupèse, ces surfaces suspendues, d'une étendue parfois considérable, sont lourdes de ténèbres.

Des ténèbres qui s'empressent de révéler leurs richesses latentes dès qu'y circule un faisceau de lumière.

Alors nous entrons dans le monde des métamorphoses. À peine prêtons-nous attention aux textures, ici ligneuses, là minérales, que la paroi s'ouvre : une large vallée en berceau éclot. Une falaise surgissant s'y immisce, la barre soudain. Mais — le mouvement d'un projecteur ou d'une lampe tenue à la main y suffit — à la place de la rude muraille burinée, parcourue de

profondes cannelures, se creuse une grotte où l'on croit discerner stalactites et stalactites. Inlassablement, la nuit enfante. La nuit regorge de richesses. Des taches ou des traits d'or ou de cuivre glissent, nous font signe. La lumière n'a fait qu'éveiller les possibles.

Ce que ces tentures rendent évidente, c'est la consanguinité de tout. Dans l'invisible — l'invisible physique, c'est-à-dire les coulisses du spectacle du monde —, circule une fastueuse énergie créatrice d'où procède l'infinie diversité de ce qui advient. Diversité à laquelle coopèrent l'aléa et l'exercice des lois qui gouvernent le monde. À quoi s'ajoute un second aléa où se mêlent le jeu des subjectivités des spectateurs et l'influence des circonstances, puisque l'être humain, contemplant et interprétant, voyage dans l'espace et le temps.

Le faisceau lumineux qui se déplace sur la surface des tentures est métaphore du regard. Regard singulier. Chacun d'entre nous n'a-t-il pas la charge de faire paraître tels possibles, et non pas tels autres ? Ils se déploient alors sous la lumière de l'esprit.

Evi Keller attache une importance extrême au couple matière-lumière. Au point qu'énoncer la combinaison de ces vocables, c'est désigner l'ensemble de son œuvre. Une philosophie ardente est au cœur de celle-ci, l'inspire. Autant qu'à l'art, « Matière-Lumière » appartient au domaine spirituel. Par scrupule, mon propos s'arrête à la lisière de ce domaine ; je ne prends pas le risque de proposer des travaux d'Evi Keller une présentation métaphysique qui ne lui serait pas appropriée.

J'impose silence aux hypothèses que je n'ai pu empêcher ma pensée de formuler. Par exemple :une lumière créatrice originelle demeurait-elle infuse dans l'univers ? Une lumière-fille, survenue avec l'intelligence humaine se porte-t-elle à la rencontre de la lumière-source ? De celle-ci subsiste-t-il des étincelles éparses, ainsi que l'imaginé Louria ? Je m'abstiens de suggérer quelque réponse.

Je replie mes interrogations pour prendre acte de ce qui s'impose — non sans émouvoir : la ferveur cérémonielle qui est le climat de cette œuvre.

Elle est le fruit d'un artisanat inspiré. Evi Keller est une magicienne. Elle ne fait pas mystère, toutefois, des procédés sur lesquels repose le luxe des métamorphoses. Elle montre aux visiteurs ce qu'il en est de l'opacité des tentures. Il s'agit en fait de films souples et transparents, dont les mouvements peuvent s'ajouter à ceux du projecteur. Quant à la diversité dont elles sont grosses, elle résulte d'un travail assidu, inventif, d'opérations multiples : superpositions de couches de pigments et de vernis sur lesquels s'ajoute éventuellement l'encre de Chine ; utilisation, pour ce qui est des instruments, du couteau, de la spatule, d'aiguilles ou de plumes, d'un appareil soufflant de l'air, du chalumeau, etc.

Le microcosme des tentures ne fait-il pas écho au macrocosme géologique ? Aux opérations effectuées dans l'atelier correspondent les péripéties nombreuses et les brassages divers qu'a subis la matière des roches, depuis la sédimentation ou l'épanchement hors du magma profond jusqu'aux bouleversements qui provoquent cuissons et surpressions, aux érosions, aux cristallisations…

Ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'Evi Keller a une prédilection pour le film transparent. Sans parler de ses propriétés, elle a en esprit le long passé contenu dans sa mince épaisseur, l'histoire celée dans la substance dont il est constitué. Au départ, il y a la lumière solaire alimentant en énergie la machinerie végétale, faisant des plantes des magasins de carbone. Le pétrole sera issu de la décomposition de ce qui se sera accumulé pendant des millénaires. C'est l'industrie qui réalisera la transformation d'après : les raffineries produiront la pellicule transparente.

Par-là, Evi Keller nous rappelle que le passé monte jusqu'à nous, est présent dans ce que nous palpons, manipulons, contemplons. Son ambition consiste, d'une manière générale, à nous faire prendre conscience que nous vivons en compagnie, dans la société du Tout.

Lorsque ma main se pose sur le bras d'une personne, c'est bien elle que je touche, n'est-ce pas ? Pas seulement ce bras. De la même façon — les limites ne doivent pas nous tromper, nous ne devons pas nous y arrêter —, une œuvre d'Evi Keller est *un regard* sur le Tout. *Regard* étant entendu au sens de l'acception technique que signalent les dictionnaires : ouverture ménagée dans une installation (éventuellement souterraine), permettant d'y observer les phénomènes qui y ont lieu.

Montrant l'ici, l'artiste nous le donne saisir comme un pan du Tout.

Locale-cosmique.

*

L'univers, dans notre environnement immédiat ou au sein des plus lointaines galaxies, vit en même temps à l'échelle des particules et à l'échelle stellaire. *Une* est sa vie physique. Ensemble infime et sans borne. Intense. Inépuisable.

Evi Keller l'a mise — magistralement — en images.

Elle a prise de nombreuses photos d'un lac, enregistrant les phases de gel hivernal, puis de dégel, les effets du brouillard, les reflets des nuages, l'éclairage lunaire ou solaire ; elle a travaillé, animé les clichés ainsi collectés. Un petit film, d'une durée d'une douzaine de minutes , en est résulté. Il est intitulé *Towards the Light*. Impossible de le regarder sans émotion.

La nuit fleurit. Paraissent, sur le noir, de fragiles fibres de lumière. Elles se ramifient, s'entretissent jusqu'à former une nappe, puis se dispersent. Des cristaux germent et s'amplifient. L'ombre revient, puis cède la place à une éclatante, exultante blancheur. Majuscule et minuscule, grandiose et gracile sont confondus.

Féerie sur fond d'abîme.

En nous l'émerveillement ; une gratitude. En même temps que nous avons le sentiment de surprendre cette somptuosité qui paraît, s'évanouit, se réinvente ; et, donc, assistant à un inlassable déploiement qui nous ignore, d'être indiscrets.

Un autre petit film (*Des paysages brûlés par la nuit*), que l'on a pu voir à la galerie Jeanne Bucher-Jaeger en 2021, propose une autre illustration de la métamorphose universelle. Une draperie minérale sature la vue ; elle s'efface, remplacée par l'espace nocturne ; lequel se mue en forêt. Mais l'obscur se dissipe ; on observe un lâcher de pétales. Puis, des essaims de gouttelettes passent. A la suite de quoi, on se trouve face à une falaise, tout près, tout contre. Mais voici qu'à présent transite sous nos yeux de la poussière d'or.

Manne. Comme sacrée. Comme un signe, un présent de l'Énigme.

Dans la même exposition ont pris place des stèles. Ces œuvres s'apparentent, par ce qu'on y voit, aux variantes du *paysage de l'Elément* que j'ai évoquées pour commencer ; elles en diffèrent puisque ces dernières pouvaient être cataloguées dans la catégorie des tableaux, et également parce que c'est une source de lumière placée derrière ces stèles qui les éclaire.

Pour ces compositions, de nouveau, l'artiste se plaît à approcher nos yeux d'un gisement de petites pierres, d'écorces abondamment fendillées, de flaques dérisoires – peut-être en fait des étangs. Oubliée, la dimension. Elle n'a plus cours.

Evi Keller opère avec une minutie soigneuse, pleine d'égards. D'humbles cailloux sont pour elle autant de gemmes. Elle s'entretient en complice avec la matière et, en même temps, je suis tenté de dire qu'elle *officie*. J'y suis incité par ce qui, sur ces œuvres, suggère un encadrement : une discrète bordure peinte. Ce que celle-ci entoure se trouve, par conséquent, signalé à l'attention. Elle en fait un petit monument. Ce que tend à corroborer l'appellation de *stèles*.

*

Tout se passe comme *si Matière-Lumière* était un temple où, sous les aspects d'une diversité mouvante, vient se manifester le Tout. Sans fin, des vues sur ce Tout s'y succèdent. En chacune il est présent ; en chacune un intime mystère affleure. C'est le mystère cosmique que l'artiste célèbre.

Towards the light est un hymne à *l'Elément* (corpusculaire-stellaire), à ses échanges incessants avec les rayonnements qui circulent dans l'immensité. De même, le spectacle réalisé en l'église Saint-Eustache pour « La Nuit Blanche » de 2019 était un opéra où l'emportaient tour à tour embrasements et ténèbres. On était oppressé par cet affrontement solitaire.

La lumière éblouissante ne rencontrait aucun regard. La splendeur ne pouvait témoigner de la splendeur.

Evi Keller nous montre en même temps la Merveille et la solitude poignante de la Merveille.

Il me semble qu'elle nous invite à revêtir de la lumière humaine ce qui est.

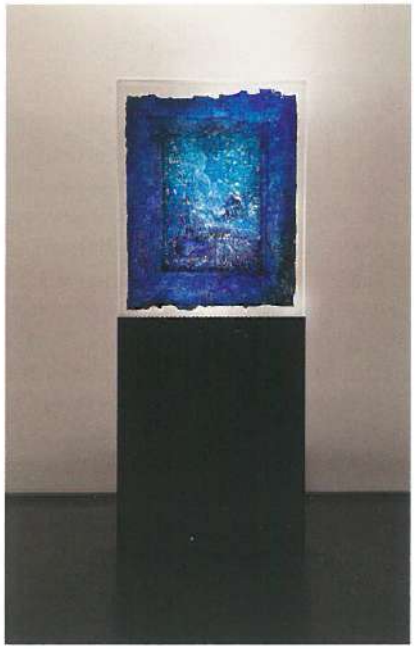
———

Les deux films commentés, ainsi que le spectacle présenté à l'automne 2019, ont un accompagnement musical. De Towards the Light*, il existe une version silencieuse qu'on peut trouver parfaitement accordée au mutisme de l'univers et à une immensité à qui fait défaut un témoin.*

.

/art absolument/

Press
Country : France
Date : 2021
Journalist : Emmanuel Daydé
Exhibition : Stèles



Evi Keller.
Matière-Lumière (Stèle), ML-V-19-1128,
2019, technique mixte, socle, 200 x 81 x 10 cm.
Courtesy galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris.

EVI KELLER, STÈLES DU BORD DU CHEMIN

La Matière-Lumière d'Evi Keller surgit du grand feu de la nuit originelle et du *kunstchaos*, ce chaos de l'art annoncé par les Romantiques allemands, « quand le sommeil ne sera plus qu'un rêve d'une éternelle et insondable Unité » (Novalis). Après avoir emprisonné la disparition du soleil dans la glace, l'artiste, originaire d'une ville thermale en Bavière, a réinventé alchimiquement l'immatérialité de la matière dans des voiles obscurs traversés d'étoiles noires sans repos. Délaissant l'infiniment grand à la défaveur du confinement parisien, telle la sourde, muette et aveugle Helen Keller, elle a été fouiller de ses mains la mémoire subconsciente de l'humanité en levant une forêt de stèles d'air. Travaillant, au bord de la déchirure, d'évanescents films plastiques, Evi Keller incise dans des langues oubliées, en miniaturiste, des petites cosmogonies fondues où s'agite la naissance des astres et des hommes. Montant ensuite ces effarements cristallins comme un visage rayonnant sur des pierres levées grises, elle laisse émerger, dans des couleurs de bleu de manganèse ou de rouge de cuivre calciné de vitraux gothiques, une *Sainte Face* de Rouault ensanglantée par Hermann Nitsch ou un *Poisson d'or* de Paul Klee immergé dans du bleu Klein. Détournant les vertus pétrifiantes des pierres écrites, à la façon du légendaire roi chinois Zhou gravant les secrets de l'immortalité sur la montagne, Evi Keller psalmodie le chant de la lumière dans des stèles immémoriales qui refusent l'éclat au profit de l'énigme. ▮ **EMMANUEL DAYDÉ**

Evi Keller. Stèles. Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris – Marais.
Jusqu'au 17 juillet 2021

EPOK formidable

Press online
Country : France
Date : May 2021
Journalist : Anne Eveillard
Exhibition : *Stèles*

GUIDÉE PAR LA LUMIÈRE

SOCIÉTÉ ♡ 0

Apprendre à désapprendre. Aller contre les idées reçues pour avoir accès libre à la création. Cela résume la ligne de conduite de l'artiste Evi Keller. D'où son œuvre si singulière, particulière, source de mystère aussi. Ses réalisations sont avant tout des questions. Des questions qu'elle pose et qu'elle se pose. Elle interroge et s'interroge sur le sens des choses, l'essentiel d'une vie, la re-naissance par l'imaginaire et par le « faire ». Avec ses pièces parfois monumentales, ou suspendues en plein air, sans redouter ni la pluie ni le vent – bien au contraire -, elle oriente les uns, désoriente les autres. C'est le cas, une fois encore, avec les *Stèles* qu'elle expose jusqu'au 17 juillet 2021 à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris. Une installation où Evi Keller pousse loin son travail des formes, textures, effets et reflets. La lumière est une clé d'entrée. Car réflexion et réfraction multiplient les façons d'appréhender un ensemble de créations, que l'artiste appelle « Matière-Lumière ». Dans cette démarche, elle rejoint celle d'un photographe qui se positionne et cadre selon la luminosité. Rien d'étonnant à cela : Evi Keller est passée par l'Académie de photographie et de graphisme de Munich.

Elle a le geste poétique précoce

« Toute petite, j'étais déjà fascinée par la lumière. » Evi Keller se confie, tout en déambulant dans la galerie du Marais. Née en 1968 dans la station thermale de Bad Kissingen, en Allemagne, elle a grandi en étant « très proche de la nature » : « Je pouvais la regarder des heures. » Elle se souvient de liens forts avec les arbres, les plantes, les pierres. « J'enterrais mes dessins dans le jardin de ma tante et je les arrosais… » : la jeune Evi a le geste poétique précoce. A 13 ans, elle s'intéresse à la photo. Elle shoote en solo. Elle réalise ses propres tirages, bluffée par « la beauté du bruit de l'eau et de l'image qui arrive ». Peu d'amis, des parents âgés et un goût modéré pour l'école incitent l'ado, qui dévore les bouquins, a quitté sa famille à 16 ans. Un peu d'histoire de l'art, puis l'Académie de photo, dont elle ressort diplômée, vont la convaincre d'une chose : le travail de la lumière sera le fil rouge de sa vie d'artiste. En 1994, elle quitte Munich pour Paris. Pourquoi ? Pas pour voir du pays. Elle préfère les voyages intérieurs, qui la mènent bien plus loin que pourrait le faire un billet d'avion. Le choix de la France et de sa capitale sont justifiés par le nombre de galeries et d'artistes qui y sont représentés. Si elle gagne d'abord sa vie en tant photographe, elle crée son atelier à l'orée des années 2000. Ses premières installations mêlent photos, sculptures, vidéos, sons, peintures… Autant de disciplines qui lui permettent de figer l'instant, en prendre des empreintes et les voir évoluer avec le temps. Une certaine idée de la fossilisation. Puis, son œuvre évolue au gré de ses expériences personnelles et artistiques. Ce qui reste : la lumière bien sûr, mais aussi une matière qui paraît vivante, avec laquelle chacun est invité à dialoguer. Ce que l'on retrouve d'ailleurs avec les stèles installées chez Jeanne Bucher Jaeger, où « Matière-Lumière » incarne « le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière ». Trop savant ? C'est vrai que physiciens et sociologues se pressent à chaque expo d'Evi Keller. Mais l'artiste apprécie aussi le regard du néophyte face à ses pièces. Elle aime l'entendre lui dire ce que celles-ci lui évoquent. Ainsi certains comparent les stèles exposées à des écorces, d'autres à des parchemins, d'autres encore à des coupes de minéraux. La parole du curieux est libre, légère, sans fard, comme Evi Keller.

Chasse au plastique et transformation silencieuse

Côté matière première, Evi Keller a tout testé : cristal, verre, miroir, plexi, pierre, bois, métal... Mais, pour elle, aucun n'interagissait suffisamment bien avec la lumière. Jusqu'au jour où elle a opté pour les films plastiques. Ce qui lui a plu ? « Non seulement ils fusionnent avec ce qu'ils recouvrent, mais cela provoque des aspects changeants, similaires aux transitions des phases de l'eau, lorsque celle-ci passe de l'état solide, à l'état liquide, puis gazeux. » A cela s'ajoute la finesse de la matière obtenue, qui évolue, telle une peau en pleine mue. Sans oublier l'enjeu écologique. Car, à sa façon, Evi Keller fait la chasse au plastique : « Dans ma pratique, je transfigure ce matériau en œuvre d'art. Je le sanctuarise. » A l'issue d'un processus de grattage qui lui est propre, elle fait apparaitre formes, visages, paysages... Ses outils : aiguilles très fines, quasi chirurgicales, pointe sèche et burin. La panoplie du graveur, comme celle de ses idoles Dürer et Rembrandt. Ensuite, « chaque œuvre a son temps » : « Certaines sont abandonnées quand d'autres m'appellent », explique-t-elle. Evi Keller se dit à l'écoute de ses créations. Il suffit de la voir travailler pour comprendre qu'elle entre en communion avec la matière. Elle manipule, étire, étale, étend les plastiques, sans gants, et elle les foule les pieds nus. Une transformation silencieuse, entre nouvelle vie et purification, dans l'ancien lavoir qui lui sert aujourd'hui d'atelier. Puis, les lumières font le reste. « Ces lumières pourvoyeuses d'été », comme l'a chanté Bashung dans *Immortels*.

Exposition Evi Keller, *Stèles*, jusqu'au 17 juillet 2021 à la galerie Jeanne Bucher Jaeger : 5 rue de Saintonge, Paris 3e. Sur rendez-vous jusqu'au 19 mai. Inauguration durant le Paris Gallery Week-end, les 5 et 6 juin.

connaissance des arts

Press
Country : France
Date : April 2021
Journalist : Marie Maertens
Exhibition : *Stèles*

{ galeries }

MARCHÉ DE L'ART

À gauche Bruno Perramant, *Blue Asses (les culs bleus)*, 2020, huile sur toile, 200 x 160 cm
B. PERRAMANT/GALERIE IN SITU-FABIENNE LECLERC, ROMAINVILLE. ©T. LANNES.

À droite Evi Keller, *Matière-Lumière [Stèle], ML-V-20-1017*, 2020, tech. mixte, 84 x 63 x 10 cm
E. KELLER/GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS.

LA PEINTURE RÉDEMPTRICE DE BRUNO PERRAMANT

Ceux qui suivent Bruno Perramant depuis longtemps seront surpris par ce solo show chez Fabienne Leclerc. Conçues telles des « exorcismes », ses huiles sur papier et toile (entre 3000 € et 35 000 €) s'affichent dans une vitalité de touche, voire un expressionnisme qu'on ne lui connaissait pas. Elles arborent des tonalités enlevées, suggérées par les valeurs des couleurs inversées par l'ordinateur. L'artiste avoue y avoir mis beaucoup de sa vie personnelle, tout en explorant son médium de prédilection. « *Car pour moi, la peinture n'est pas une représentation et le tableau se fait de lui-même.* » Si l'on perçoit un lien avec ses précédents travaux sur les fantômes ou les fleurs, il remet toujours en question son rapport à l'image, en élaborant de nouveaux gestes et d'autres formes de composition. Ce corpus emprunte à Goya, au danseur Boris Charmatz, voire au conte du joueur de flûte d'Hamelin, dans une vigueur un peu dévastatrice, mais dont émergent lumières et clartés salvatrices. **M. M.**

« LOVE'S MISSING », In Situ-Fabienne Leclerc, 43, rue de la Commune-de-Paris, 93230 Romainville, 01 53 79 06 12, www.insituparis.fr du 14 mars au 15 mai.

EVI KELLER, L'ALCHIMISTE

Pour son deuxième solo show chez Jeanne Bucher Jaeger, Evi Keller continue de s'intéresser à la transformation de la matière par la lumière. Anciennement photographe, elle donne à voir une série de stèles éclatantes (de 10 000 € à 14 000 €) dont elle garde le secret de fabrication. « *Evi Keller est une grande méditative*, nous dit-on, *qui se laisse traverser et accueille ce qui arrive de manière très spirituelle. Prônant que l'extérieur est le reflet de l'intérieur, elle revient toujours au cœur du matériau.* » **M. M.**

« EVI KELLER. STÈLES », galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris, 01 42 72 60 42, jeannebucherjaeger.com du 20 mars au 7 mai.

LES ÎLES DISPARUES D'HUGO DEVERCHÈRE

Hugo Deverchère, *La Isla de las Siete Ciudades*, 2020, tirage numérique, 150 x 225 cm, détail
©H. DEVERCHÈRE/GALERIE SATOR, ROMAINVILLE.

Cette exposition témoigne de l'importance des résidences d'artistes dans l'appréhension de territoires inédits. C'est à la Casa de Velázquez de Madrid qu'Hugo Deverchère a conçu son projet autour d'îles fantômes situées au large de la péninsule ibérique aux XV[e] et XVI[e] siècles et dérivant dans l'Atlantique le long des côtes avant de disparaître dans la mer des Caraïbes. L'artiste présente à la galerie Sator un ensemble de vidéos, photographies et sculptures, dont des « *concrétions rocheuses* », qui s'inscrivent plus globalement dans une recherche sur le lien avec nos mythologies contemporaines. Mais le temps passé à Madrid a aussi permis à ce vidéaste de formation de travailler avec des universitaires et des chimistes pour explorer une nouvelle matérialité dans ses œuvres. **M. M.**

« HUGO DEVERCHÈRE. LA ISLA DE LAS SIETE CIUDADES », galerie Sator, 43, rue de la Commune-de-Paris, 93230 Romainville, 01 87 66 09 04, galeriesator.com du 14 mars au 11 avril.

BeauxArts

Press online
Country : France
Date : June 2021
Journalist : Maïlys Celeux-Lanval
Exhibition : *Stèles* - Paris Gallery Weekend

Jeanne Bucher Jaeger, une histoire de précurseurs

Fondée en 1925 par Jeanne Bucher, cette importante galerie prend son essor grâce à l'effervescence artistique des années 20 puis 30, en exposant Pablo Picasso, Max Ernst, Alberto Giacometti ou encore Maria Helena Vieira da Silva. Jeanne Bucher s'engage également dans un important travail d'édition en établissant des liens entre artistes et poètes… Avant de prendre, dès 1946, et après un voyage à New York, un virage vers la création américaine en s'intéressant à Mark Tobey et Robert Motherwell. En 1947, Jean-François Jaeger prend la direction de la galerie, lui ajoute son nom et s'inscrit dans la continuité du travail de son aînée ; aujourd'hui, elle est dirigée par Véronique Jaeger et son frère Emmanuel. Avant le 53 rue de Seine et le 5 rue de Saintonge, où elle est actuellement implantée et mène un formidable travail de fond, la galerie a connu plusieurs adresses – en restant, toujours, indispensable au paysage parisien.

Vue de l'exposition « Evi Keller – Stèles » à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, du 19 mai au 17 juillet 2021

→ Galerie Jeanne Bucher Jaeger

5 Rue de Saintonge • 75003 Paris
jeannebucherjaeger.com

LA GAZETTE DROUOT
L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

Press
Country : France
Date : June 2021
Journalist : Stéfanie Pioda
Exhibition : *Stèles*

Paris

GALERIE
JEANNE BUCHER JAEGER

Evi Keller. Stèles

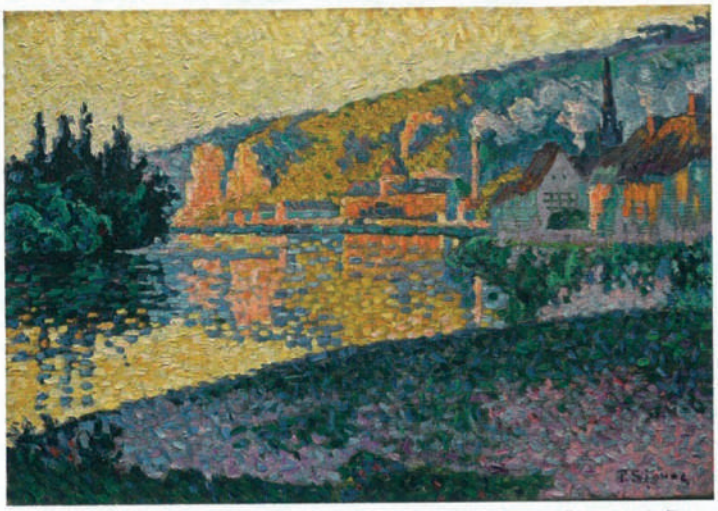
Des stèles à taille humaine embrassant les quatre éléments fondateurs de l'alchimie – la terre, le feu, l'air et l'eau – transforment l'espace de la galerie. À la naissance de ce parcours en forme de spirale, un film introductif et essentiel raconte, à partir du texte subtil d'Olivier Schefer et d'échanges avec l'artiste, la quête de celle-ci autour de son grand projet baptisé « Matière-Lumière » : une exploration plastique et spirituelle autour de la transmutation de la matière par la lumière. Chaque exposition d'Evi Keller dévoile ainsi une facette de cette matrice que l'on explore dans un long voyage de compagnonnage avec son œuvre.

Après les voiles monumentaux présentés à la galerie en 2017, elle invite à un face-à-face plus intime et plus frontal avec ces stèles, souvenirs des pierres dressées auxquelles le monde antique donnait une valeur mémorielle ou spirituelle. Chacune renferme ce qui pourrait être une page de manuscrit, témoin d'une civilisation oubliée tout juste mise au jour par des archéologues de l'immatériel. Un sentiment de grande fragilité et de préciosité se dégage de ces vestiges d'un temps enfoui au plus profond de nos cellules, ici préservés et sacralisés, mais qui pourraient aussi bien être réduits en poussière : la vulnérabilité de l'humanité. Sur ces palimpsestes de quelques microns bouillonnent les pigments et des figures surgies du jeu du hasard, entre silhouette primitive et kouros grec, passant progressivement de pages chargées de narrations – des écritures, des paysages, des traces de sacrifices à Mithra – à des trouées vers une autre dimension, un nouveau territoire pour l'esprit.

STÉPHANIE PIODA

Evi Keller (née en 1968), *Matière-Lumière (Stèles) ML-V-20-1008*, 2020, 203 x 62 x 10 cm.
COURTESY DE L'ARTISTE & JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS

Galerie Jeanne Bucher Jaeger,
Espace Marais, 5, rue de Saintonge
Paris III^e^, tél. : 01 42 72 60 42,
www.jeannebucherjaeger.com
Jusqu'au 17 juillet 2021.



Paul Signac, *Les Andelys. Soleil couchant*, 1886, huile sur toile, 32,8 x 46,1 cm, collection particulière.

MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ

Signac, les harmonies colorées

Avec près de 70 peintures et aquarelles, la plus importante collection d'œuvres de Paul Signac (1863-1935) en mains privées occupe les cimaises du musée jusqu'à l'été, et retrace la carrière du peintre, depuis ses débuts très précoces – une composition originale inédite réalisée sur une palette à l'âge de 19 ans – jusqu'à ses vues des ports de France des années 1920. C'est aussi toute l'aventure du néo-impressionnisme qui se déroule au fil des salles, avec des toiles de Cross, Lacombe, Laugé, Luce, Pissarro, Rysselberghe, entre autres, qui ponctuent le parcours. Seul manque Georges Seurat, présent avec deux dessins seulement : il est vrai que les quelques peintures de l'inventeur du divisionnisme se font encore plus rares sur le marché. L'accrochage permet donc de suivre l'évolution du jeune peintre admirateur de Monet, dont il adopte d'abord le style impressionniste, avant de faire sien le divisionnisme élaboré par Seurat. Il permet aussi de mesurer combien Signac, avec sa palette aux tons saturés, s'approche au plus près du fauvisme sans jamais y verser, montrant une fidélité radicale au néo-impressionnisme. Fidèle encore reste-t-il vis-à-vis de l'auteur d'*Impression, soleil levant*, dont il retient la leçon jusqu'à la fin de sa vie, dans de somptueux paysages presque monochromes. Toutes les nuances de son style et la diversité de ses influences – de Claude Gellée à Turner – sont ici déployées, de même que la richesse et la complexité du mouvement néo-impressionniste avec les compositions aux accents naturalistes de Luce et de Pissarro, décoratifs et symbolistes de Cross et de Lacombe, géométriques et lumineux chez Van Rysselberghe. Et si plusieurs tableaux, déjà vus dans d'autres expositions, nous sont presque familiers, nombre d'entre eux – et non des moindres – sont pour la première fois montrés au public.

SYLVIE BLIN

Musée Jacquemart-André, 153, boulevard Haussmann, Paris VIII^e^, tél. : 01 45 62 11 59,
www.musee-jacquemart-andre.com
Jusqu'au 19 juillet 2021.

connaissance des arts

Press online
Country : France
Date : May 5, 2021
Journalist : Guy Boyer
Exhibition : *Stèles*

Art contemporain : 6 expositions gratuites à découvrir à Paris à la réouverture des galeries

Un printemps haut en peinture dans les galeries du Marais à Paris, de Gérard Garouste (galerie Daniel Templon) à Sean Scully (galerie Thaddeus Ropac) et Alain Jacquet (galerie Perrotin). Petit parcours marqué de six coups de cœur. *par Guy Boyer*

Les transmutations d'Evi Keller

Moins brutale que sa première exposition à la galerie Jeanne Bucher Jaeger en 2015, cette deuxième présentation de l'œuvre de l'Allemande Evi Keller est constituée d'un film (dans lequel il faut se laisser aller pour mieux comprendre son concept de Matière-Lumière et son rapport aux peintures pariétales) et de stèles renfermant de fines feuilles de plastique brûlé aux mille nervures, bulles et reflets. De

Les transmutations d'Evi Keller

constituée d'un film (dans lequel il faut se laisser aller pour mieux comprendre son concept de Matière-Lumière et son rapport aux peintures pariétales) et de stèles renfermant de fines feuilles de plastique brûlé aux mille nervures, bulles et reflets. De la matière sublimée par la lumière. Jusqu'au 17 juillet.

Vue de l'exposition « Stèles » d'Evi Keller, galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, 2021 (©Guy Boyer).

L'image selon Alain Jacquet

Les formes minimalistes de Suzan Frecon

connaissance des arts

Press
Country : France
Date : June 2021
Journalist : Guy Boyer
Exhibition : *Stèles*

éditorial

connaissance des arts

Fin mai, fais ce qu'il te plaît

Voici mes dix bonnes résolutions pour la fin de ce couvre-feu, marquée par la réouverture de certains musées et autres lieux culturels :

1. Aller à Lyon pour découvrir « *en vrai* » dans leurs ateliers les nouveaux paysages peints par Benjamin Liron, que j'ai découverts sur Instagram pendant le confinement, et à Montmartre les vues de New York de Jean-Baptiste Sécheret.

2. Me ruer au Petit Palais pour admirer les gravures et livres illustrés de l'exposition « Édition limitée. Vollard, Petiet et l'estampe de maîtres », prolongée jusqu'à fin août.

3. Faire le tour des galeries du Marais et de Saint-Germain-des-Prés car leur fermeture injuste ce printemps m'a empêché de voir, entre autres, les expositions d'Evi Keller à la galerie Jeanne Bucher Jaeger et Nicolas Momein à la galerie Ceysson & Bénétière.

4. Retourner au musée Marmottan-Monet avant le 26 septembre pour le tableau de Krøyer, *La Plage au sud de Skagen* (1883), représentant un immense espace vide et beige marqué par de simples empreintes de pas se dirigeant vers l'horizon. Un chef-d'œuvre !

5. Découvrir les Bassins de Lumières installés dans l'ancienne base sous-marine de Bordeaux, car j'ai loupé leur inauguration avec Klimt et n'ai pas vu les projections immersives sur « Monet, Renoir, Chagall. Voyages en Méditerranée ».

6. À propos de Gustav Klimt et de la Sécession, il me faut retourner à Vienne pour visiter l'église Saint-Léopold am Steinhof d'Otto Wagner, avec les vitraux et les mosaïques de Koloman Moser.

7. Aller au Wonder Fortin à Clichy avec le marchand Éric Mouchet qui prévoit d'exposer bientôt les œuvres de Pierre Gaignard, l'un des fondateurs de ce phalanstère artistique.

8. Emmener à Dresde mon collaborateur Philippe Thomas, qui rêve de voir les objets de curiosité de la Voûte verte et les musées du Zwinger, réaménagés l'an dernier.

9. Me réserver enfin du temps pour aller à Berlin, Houston et Singapour car je ne connais toujours pas, et j'en ai honte, les collections de la Gemäldegalerie, du Museum of Fine Arts et du National Museum. En particulier, pour la *Simonetta Vespucci* de Botticelli conservée dans le premier, pour la collection de John A. et Audrey Jones Beck avec *Les Orangers* de Caillebotte dans le deuxième, et pour les peintures modernes d'Asie du Sud-Est présentées dans le troisième, œuvres que l'on ne voit jamais en Europe.

10. Écrire mon édito du mois de juillet car, avec la reprise, l'été va être encore plus compliqué que ces derniers mois en termes de programmation !

P.S. : Vous pourriez également établir votre propre *whish list* de visites post-confinement et nous l'envoyer !

GUY BOYER, DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
GBOYER@CDESARTS.COM

RETROUVEZ
LA CHRONIQUE HEBDOMADAIRE de Guy Boyer sur *Radio Classique*, « *Chronique Sorties* » le vendredi en fin de flash de 13 h et le samedi à 9 h 57 et 14 h 57.

RADIO CLASSIQUE

connaissance des arts

existe aussi en version numérique www.connaissancedesarts.com

Ce numéro ayant été réalisé alors que les musées et salons ignoraient la date exacte de reprise de leurs activités, nous vous invitons à vérifier avant vos visites les dates figurant dans ces pages.